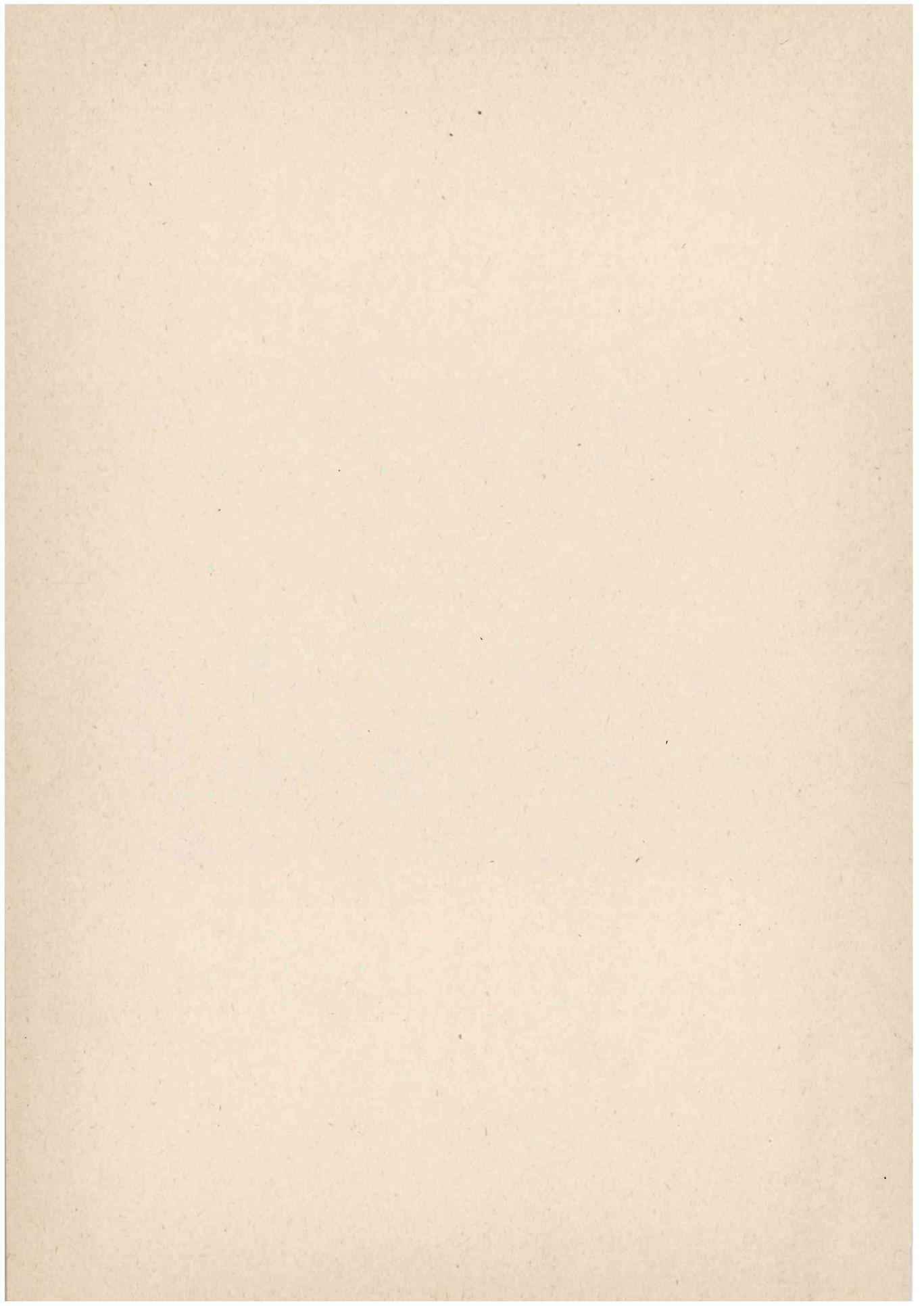


MARIE-PAUL SÈVE



EMMANUEL D'ALZON

B. P.



M.-P. SÈVE, A. A.

*Sans peur et sans reproche*

# EMMANUEL d'ALZON

*Préface de Pierre l'Ermite*

ILLUSTRATIONS DE LOYS

*B. P.*

NIHIL OBSTAT : ROMAE, DIE 1<sup>a</sup> APRILIS 1951  
G. QUENARD  
IMPRIMATUR : PARISIIS, DIE 10<sup>a</sup> APRILIS 1951  
PETRUS BROT, v. g.

# Je lui ai offert ce livre...

*J'ai reçu, il y a quelque temps, la visite d'un très élégant jeune homme.*

*Il était si beau qu'on aurait dit qu'il sortait d'une boîte de joujoux.*

*Les cheveux bien pommadés, la figure soigneusement rasée..., une jaquette du bon faiseur... et un pantalon !... Oh ! ce pantalon, avec un pli d'une ligne suprême... Et des souliers !... Et un parfum léger, si léger ! Je crois que c'était celui du réséda ou de la violette des bois... Mais je n'en suis pas sûr.*

*Oui, qu'il était donc beau, ce jeune homme !...*

\*  
\*\*

*Mais figurez-vous qu'il était triste..., si triste !...*

*C'était même pour cela qu'il venait me voir.*

*Et il m'expliqua les choses.*

*— Je suis riche..., très riche !... Ma mère habite un château avec sept domestiques... J'ai une voiture américaine... Je peux m'acheter tout ce que je veux, car je peux tout payer.*

*— Et alors ?*

*— Eh bien, je m'ennuie..., je meurs d'ennui !*

*— Qu'est-ce que vous faites dans le civil ?*

*— Rien... Et le plus triste, c'est que je n'ai envie de rien.*

*— Pourquoi venez-vous me trouver ?*

*— Pour que vous me donniez le moyen de sortir de là... Je deviens neurasthénique... Cela va même très loin... J'ai quelquefois presque l'envie de me tuer.*

\*  
\*\*

*Alors, pris de pitié devant cette nullité dorée, je lui ai raconté l'histoire que vous allez lire..., l'histoire véridique, passionnante, et que l'on boit comme un vin fort :*

*... Il était un jeune homme comme vous. Lui aussi était riche, beau, bien habillé ; et sa famille habitait à Lavagnac, un grand château. Il était gai, sportif, malicieux, montait à cheval et savait aussi bien chasser que jouer aux boules.*

\*  
\*\*

*... Mais pour lui, tout cela était très accessoire, secondaire. Il voulait consacrer sa vie à une grande cause. Et il comprit très vite que pour cela, il fallait se faire une belle âme, et que la plus grande cause était, sans le moindre doute, celle de Dieu.*

*Et il s'y mit de toute son âme, comme prêtre d'abord, puis comme religieux.*

*Il avait le respect du temps, ne perdant jamais une minute ni une occasion de s'instruire.*

*Puis, tantôt gaiement, tantôt austèrement, mais avec ténacité, il groupa..., polarisa autour de lui des disciples qu'il nourrissait, non avec de la confiture spirituelle, mais avec la substantifique moëlle de l'Évangile.*

*Travail absorbant, mais passionnant.*

*Ainsi, l'ennui est une chose qu'il n'a jamais connue. Il n'en avait pas le temps !... Et jamais il ne pensa à abréger ses jours. Il était trop heureux de les mettre tous au service de son Dieu.*

\*  
\*\*

*... Ce qu'il a fait, ce religieux assumptioniste, est tout simplement prodigieux !*

*Les maisons d'éducation..., les Congrégations qu'il a suscitées..., les luttes qu'il a soutenues pour la liberté de l'enseignement..., les journaux qu'il a lancés au travers du monde..., les vérités qu'il a dressées, avec une magnifique loyauté, devant les puissants du jour !...*

*Tout cela arrachait à Mgr de Mérode, ministre de Pie IX, ce cri :*

*« Le P. d'Alzon, c'est le vrai chevalier Bayard de l'Église ! »*

*En effet, il était comme Bayard, sans peur et sans reproche.*

*Et il est mort, usé jusqu'à la corde.*

*Mais mort dans une grande sérénité d'âme et une confiance absolue dans la victoire finale du Christ.*

*Il est mort au moment même où, pour varier, une nouvelle tempête religieuse secouait toute la France.*

*Les nuages passent, le ciel reste.*

*Voici, cher Monsieur, le modèle que je vous propose...*

\*  
\*\*

*Mon beau jeune homme m'écoutait, les yeux perdus au loin, vers l'idéal inconnu que, à grands traits, j'esquissais devant lui.*

*Il me rappelait le jeune homme de l'Évangile qui, lui aussi, était trop riche.*

*— Je pourrais lire cette vie du P. d'Alzon ? dit-il enfin d'une voix blanche.*

*— Oui..., mais ce sera probablement un peu fort pour vous. Commencez donc par la lire..., en images. Ce sera plus facile.*

*Et je lui ai offert ce livre.*

PIERRE L'ERMITE.

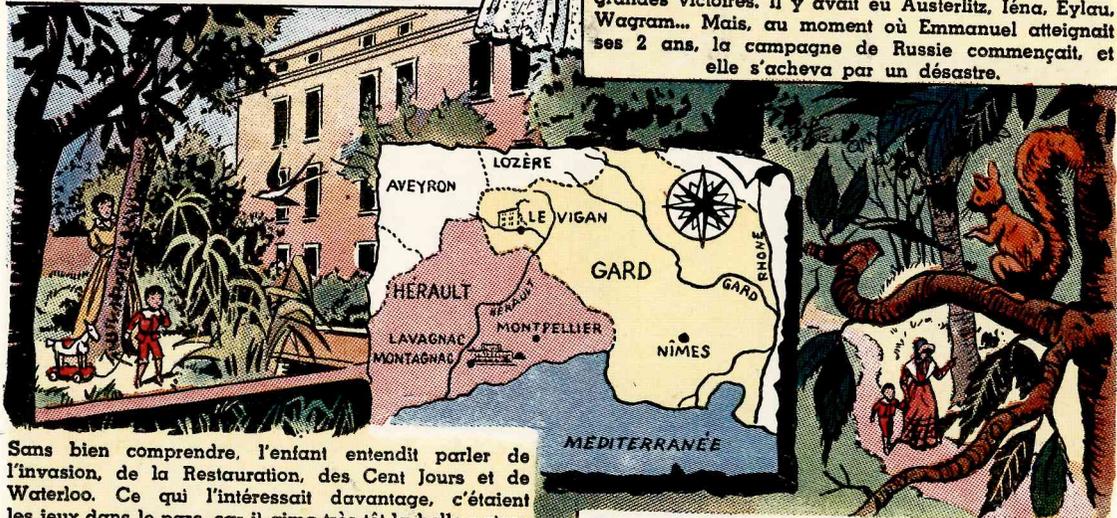


# 1. — Le petit garçon du Vigan



Le dimanche 2 septembre 1810, les cloches du Vigan carillonnèrent joyeusement en l'honneur du Baptême d'Emmanuel d'Alzon. Cinq mois auparavant, toutes les cloches de France avaient sonné pour le mariage de Napoléon avec Marie-Louise.

En ce temps-là, les cloches célébraient souvent de grandes victoires. Il y avait eu Austerlitz, Iéna, Eylau, Wagram... Mais, au moment où Emmanuel atteignait ses 2 ans, la campagne de Russie commençait, et elle s'acheva par un désastre.



Sans bien comprendre, l'enfant entendit parler de l'invasion, de la Restauration, des Cent Jours et de Waterloo. Ce qui l'intéressait davantage, c'étaient les jeux dans le parc, car il aimait très tôt la belle nature et surtout les grands arbres.

Il y avait aussi les promenades dans les environs du Vigan. On quittait la petite ville avec son église, sa fontaine et sa paisible rivière. On traversait d'abord les terres cultivées où partout des ruisseaux bavardent avec les mûriers ou les saules. Mais, très vite, les chemins montaient dans les bois de châtaigniers et de hêtres.

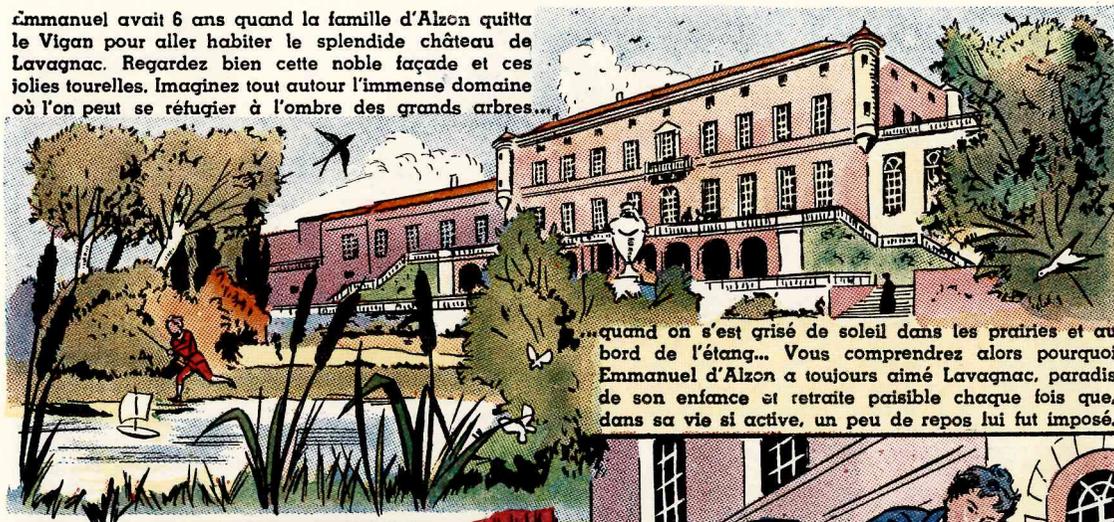


Alors, on s'asseyait au bord d'un ravin plein de mystère, ou au sommet d'une colline sèche et déserte. Que de choses s'étaient passées dans cette région des Cévennes : guerres de religion, guerre des Camisards, pillages et tueries des jours sanglants de la Révolution.

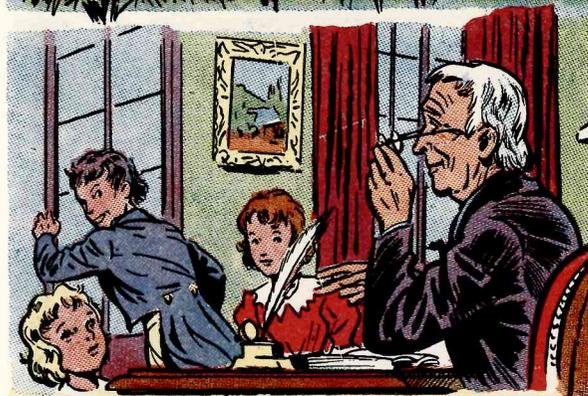
Comme tous les garçons, Emmanuel aimait les récits de batailles, et il connut ainsi, peu à peu, la glorieuse histoire de sa noble famille, toujours prête à servir son Dieu et son roi, ainsi que le proclament les armoiries des Daudé d'Alzon.

## 2. — Dans un beau château

Emmanuel avait 6 ans quand la famille d'Alzon quitta le Vigan pour aller habiter le splendide château de Lavagnac. Regardez bien cette noble façade et ces jolies tourelles. Imaginez tout autour l'immense domaine où l'on peut se réfugier à l'ombre des grands arbres...



« quand on s'est grisé de soleil dans les prairies et au bord de l'étang... Vous comprendrez alors pourquoi Emmanuel d'Alzon a toujours aimé Lavagnac, paradis de son enfance et retraite paisible chaque fois que, dans sa vie si active, un peu de repos lui fut imposé.



Voulez-vous maintenant faire un peu connaissance avec Emmanuel, au moment où il atteint ses 12 ans ? C'est un garçon débordant de vie. Tenez, regardez-le bondir hors de la salle d'études où l'abbé Bonnet, son précepteur, le retenait à grand-peine.



Avec une jolie souplesse, il a sauté par-dessus les élégantes balustrades qui séparent le parc de la cour d'honneur. Une ou deux courses folles et le voilà disparu. La récréation s'achève. Emmanuel ne revient pas et le malheureux abbé part à sa recherche : « Emmanuel ! Emmanuel ! C'est l'heure ! »



Serait-il dans la grande allée des marronniers ? Ils sont en fleurs et il aime tout ce qui est beau... « Avancez... avancez, Monsieur Bonnet... Là ! » L'espiègle a bien calculé son coup ! Le pauvre précepteur est complètement inondé par une étrange pluie de fleurs. En riant, Emmanuel dégringole de son perchoir et vient gentiment s'excuser. Mais ses farces sont quelquefois plus cruelles...

### 3. - Quel chahuteur !



Un certain soir, M. Bonnet, ayant terminé sa toilette de nuit et ses prières, puis soufflé paisiblement sa bougie, s'enfonçait dans le grand lit moelleux quand, avec un hurlement épouvantable, il en ressortit tout tremblant.

M. d'Alzon accourut tout de suite et pénétra bravement dans la chambre du drame. Quand il eut fait la lumière et exploré le lit, il y découvrit une nichée de hiboux qui, effrayés par l'arrivée des jambes du pauvre abbé, les avaient égratignées sans merci..



Insupportable à certains moments, oui ; mais si charmant d'ordinaire, avec son intelligence pétillante, sa générosité racée, sa totale franchise !



Se rappelant cette fois, et bien d'autres, où il s'était montré un peu trop chahuteur, insolent ou orgueilleux, le P. d'Alzon dira plus tard, dans un sermon à des jeunes filles : « Ne me parlez pas des caractères mous ! Si vous êtes grognons, hargneuses, intraitables, ne vous découragez pas. Bataillez, vous arriverez à vous corriger. J'ai été moi-même un garçon insupportable ! »



Et il y avait en lui quelque chose de tout à fait surprenant : une piété profonde qui le transformait tellement qu'on ne reconnaissait plus, à la chapelle, le garçon turbulent des heures de classe ou de jeu.

Il aimait beaucoup les cérémonies liturgiques, et un jour qu'on lui offrait des jouets pour sa fête, il les repoussa avec sa vivacité coutumière : « Non, pas cela. Je voudrais tout ce qu'il faut pour dire la messe. »

## 4. — Première Communion

Dans tous les jeux, Emmanuel était le chef. Suivant ses goûts, il entraînait son petit monde de sœurs, cousins, cousines et amis dans des imitations de cérémonies liturgiques qui s'achevaient parfois en catastrophes, comme le jour où, voulant chanter la Passion, il avait construit avec sa bande une estrade qui s'effondra lamentablement.

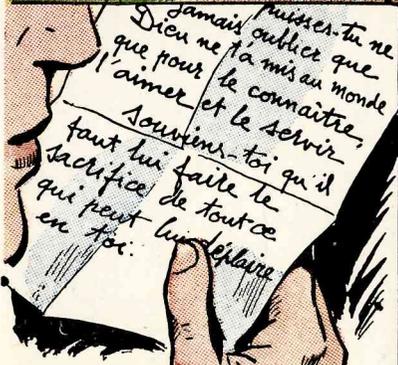
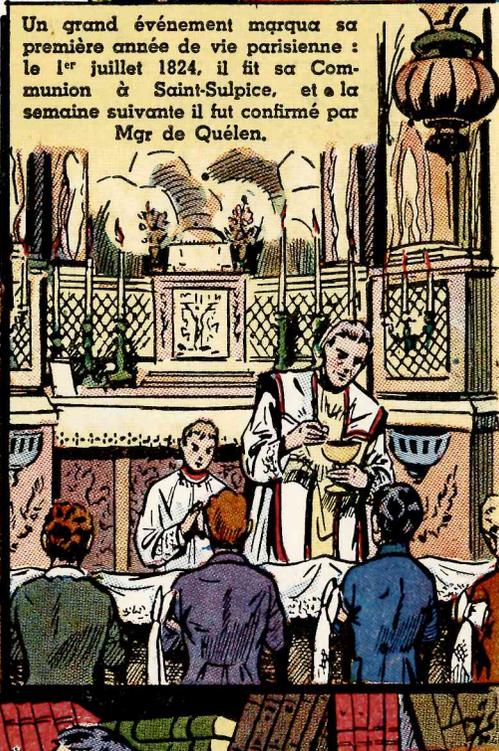


Il s'essayait déjà à faire des sermons. Quand des grandes personnes venaient grossir l'auditoire, le prédicateur succombait vite au démon de la taquinerie et même à celui de l'impertinence. Le malheureux M. Bonnet arriva un beau jour au milieu d'un discours de mariage. Brusquement, la voix du petit curé se fit plus perçante : « Mes chers amis, si le bon Dieu vous envoie des enfants, ne leur donnez jamais de précepteur : élevez-les vous-mêmes ! »



Dans l'été de 1822, M. d'Alzon, élu député de l'Hérault, avait dû quitter Lavagnac. L'année suivante, toute la famille le rejoignit à Paris, au 9 de la rue de Vaugirard. Emmanuel fit sa quatrième au collège Saint-Louis, puis il continua ses études à Stanislas. Ses professeurs le trouvèrent très intelligent, mais inégal. Malgré ses efforts, il n'arriva jamais à être dans les premiers.

Un grand événement marqua sa première année de vie parisienne : le 1<sup>er</sup> juillet 1824, il fit sa Communion à Saint-Sulpice, et la semaine suivante il fut confirmé par Mgr de Quélen.



Absent de Paris, son père lui écrivit à cette occasion des lettres admirables qui montrent dans quel esprit de foi M. et Mme d'Alzon élevaient leurs enfants.



Toujours par lettres, M. d'Alzon suivit de très près la formation intellectuelle d'Emmanuel à Stanislas. Il l'encouragea dans son goût pour les livres, et c'est ainsi qu'à 15 ou 16 ans, Emmanuel acheta de belles éditions des grands auteurs classiques qui allaient devenir les chers compagnons de toute sa vie.

## 5. — Un étudiant à Paris en 1830



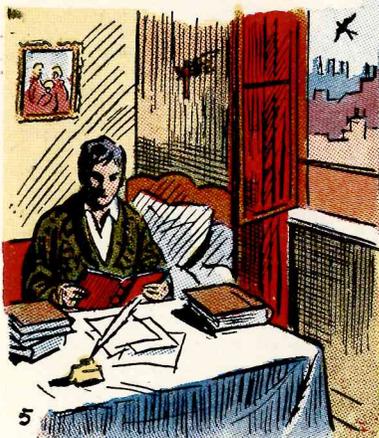
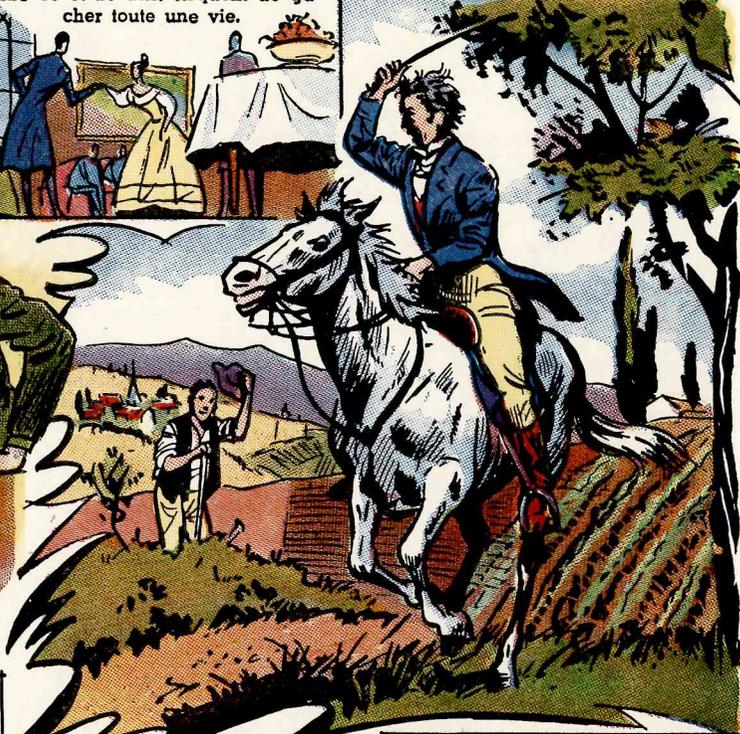
Les années passent. Bachelier à 18 ans, Emmanuel suit maintenant les cours de droit en Sorbonne. Très beau, avec sa haute taille et l'inouïable vivacité de son regard, il a dû lutter pour garder sa piété et sa pureté au milieu de jeunes gens qui ne songent qu'à s'amuser. Vous serez content de connaître les trois grands secrets de sa belle victoire sur les passions mauvaises qui, entre 15 et 20 ans, risquent de gâcher toute une vie.

D'abord la confession fréquente. Puis les sports. Mais oui ! C'est surtout pendant les grandes vacances à Lavagnac qu'Emmanuel peut se livrer à ses deux sports favoris : le cheval et la chasse. Quelles folles chevauchées sur son nerveux petit cheval de Camargue ! Et quelles longues randonnées à travers les sèches garrigues pour ramener triomphalement un beau lièvre...



La troisième chose qui préserve et ennoblit la vie de l'étudiant, c'est le choix de ses amis. Il fait partie de plusieurs groupes littéraires, religieux et charitables, et partout il se lie avec de nobles cœurs qui partagent sa foi, son ardent désir de s'instruire et son dévouement pour les bonnes œuvres.

A cette époque, les étudiants n'avaient pas un programme très chargé (« une heure de cours et deux heures d'études particulières », écrit Emmanuel à son père). Mais notre ami est déjà l'homme qui pendant toute sa vie saura utiliser le temps au maximum.



Il a le courage de compléter lui-même sa formation intellectuelle par des conférences ou par des lectures méditées. Et entre les heures de cette vie studieuse, un jour il bondit à l'Hôtel-Dieu où ses visites enchantent les malades ; un autre jour il va faire le catéchisme aux petits ramoneurs...



Si, en songeant à cette vie pure, laborieuse et dévouée, vous vous imaginez un garçon assez sévère et peut-être triste, je vais vous révéler tout de suite le surnom que ses amis lui avaient donné à cette époque : Emmanuel d'Alzon était appelé partout : le « Rieur »...

## 6. — A quoi rêve un garçon de 20 ans...



Le soir du 11 avril 1828, les jeunes gens qui assistaient à la conférence religieuse tenue chez l'aumônier général de l'Université, attendaient le cœur battant l'arrivée d'un personnage célèbre : l'abbé Féli de La Mennais, grand maître de l'élite religieuse de cette époque, mais qui devait si mal finir.

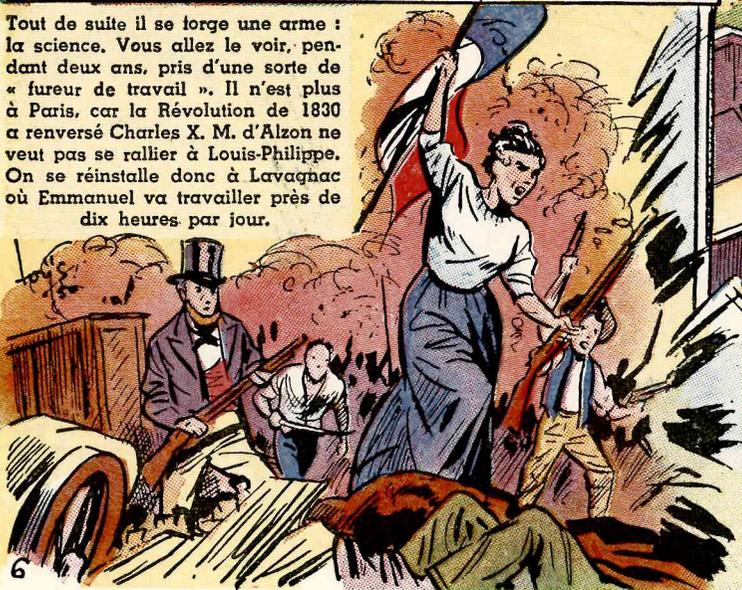
*Un plan d'études doit être le développement d'un système d'idées, sinon tout ce que l'on peut acquérir par l'étude demeure stérile pour l'esprit. On a un dictionnaire de choses, pas une vraie science.*

Emmanuel était là. Séduit, il écrit ensuite à l'abbé pour lui demander un programme d'études. Entre autres choses La Mennais lui conseille la Bible. A partir de ce moment-là, Emmanuel va consacrer au moins une heure par jour à la lecture attentive des Livres Saints. C'est ce qui lui donnera plus tard une si étonnante connaissance de la parole de Dieu.



Commencez-vous à deviner que ce garçon, si travailleur, si religieux, et si préoccupé de son avenir, s'oriente vers quelque chose de grand ? Il a d'abord pensé à la carrière d'officier puis, pour faire plaisir à ses parents, il étudie le droit (qu'il trouve assommant !..). Mais peu à peu l'idée de se faire prêtre grandit en lui. Remarquez bien d'ailleurs pourquoi il veut se faire prêtre : pour **DEFENDRE LA RELIGION**. Fidèle aux traditions héroïques de sa famille, il rêve d'être lui aussi un soldat, mais de Dieu. A l'aube de ses vingt ans, Emmanuel d'Alzon fixe sa destinée : il sera le **CHEVALIER DU CHRIST**.

Tout de suite il se forge une arme : la science. Vous allez le voir, pendant deux ans, pris d'une sorte de « fureur de travail ». Il n'est plus à Paris, car la Révolution de 1830 a renversé Charles X. M. d'Alzon ne veut pas se rallier à Louis-Philippe. On se réinstalle donc à Lavaqnac où Emmanuel va travailler près de dix heures par jour.



Il traduit les auteurs grecs et latins, apprend l'italien et l'allemand, étudie les classiques français, médite les œuvres de sainte Thérèse et de saint Jean de la Croix... Il est seul, il a 20 ans, et des mois et des mois il mène cette vie. En connaissez-vous beaucoup qui auraient ce courage et qui chaque matin retrouveraient la même volonté de travail, neuve, puissante, inlassée... ?

## 7. — Comment Emmanuel devint M. l'Abbé d'Alzon



Emmanuel n'avait pas encore dit à ses parents qu'il songeait à se faire prêtre. Quand il en parla, on crut que c'était la longue retraite studieuse de Lavagnac qui lui avait donné ces idées. Trop chrétiens pour s'opposer à une si belle vocation, même quand il s'agit d'un fils unique, ses parents voulaient tout de même être sûrs que c'était sérieux : « Nous en reparlerons dans quelque temps. D'ici là, sors un peu de tes livres, et voyage. »

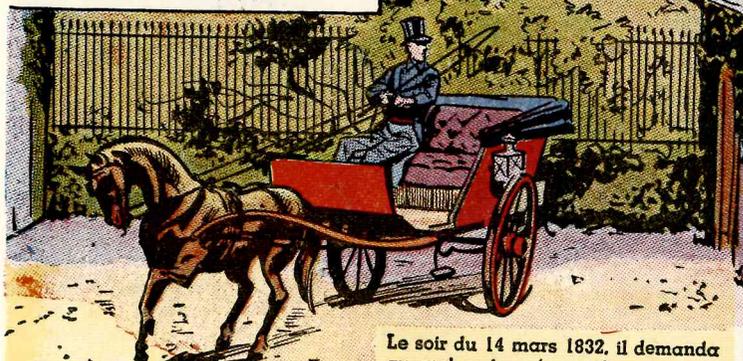
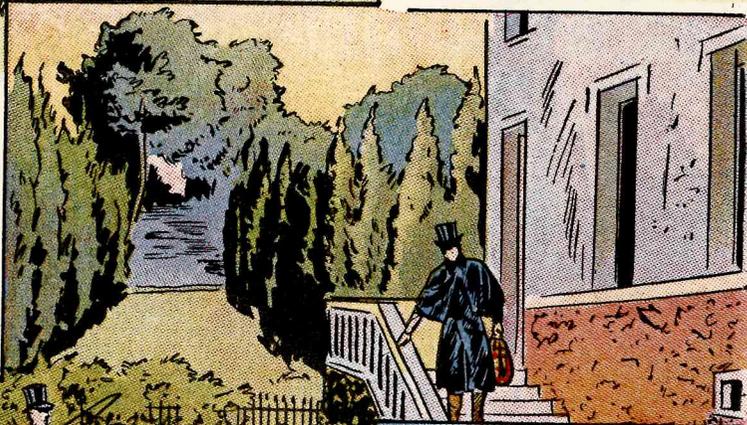
Voyager... Emmanuel pensa tout de suite à Rome. Justement, il venait de faire la connaissance du jeune et déjà célèbre comte de Montalembert... Les deux nouveaux amis projetèrent de visiter ensemble l'Italie et l'Allemagne.



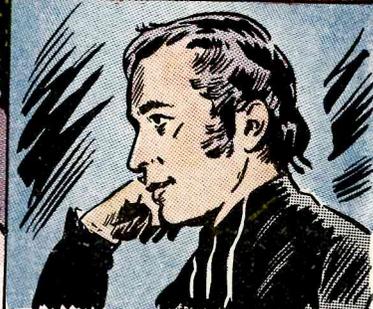
Mais une autre expédition se préparait... Les choses commençaient à mal tourner pour La Mennais, et il crut tout sauver en organisant avec Lacordaire et Montalembert le spectaculaire voyage à Rome des « trois pèlerins de Dieu et de la liberté ». Emmanuel aurait bien voulu se joindre à eux. Tout sagement, ses parents jugèrent que ledit pèlerinage était vraiment trop tapageur...



Un nouvel hiver passa. Puis, quand le printemps fit revivre les bois de Lavagnac, on commença à parler d'une chose qui faisait pleurer Mme d'Alzon. Malgré son courage et son grand esprit de foi, elle ne pouvait s'habituer à l'idée du départ de son fils pour le Séminaire. D'ailleurs, tout le monde aimait tant Emmanuel à Lavagnac, depuis ses deux sœurs jusqu'au plus petit domestique, qu'il résolut de partir sans prévenir personne.



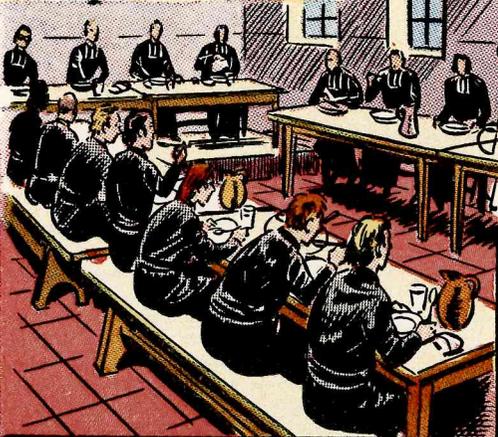
Le soir du 14 mars 1832, il demanda au cocher de préparer la voiture en grand secret. Le cœur brisé par une si brutale séparation il attendit à Montagnac la diligence qui devait l'emmenner à Montpellier.



Le lendemain matin, il entra au Séminaire. Une nouvelle vie commençait : Emmanuel était désormais l'abbé d'Alzon.

## 8. — De la cloche de Montpellier aux orangers de Nîmes

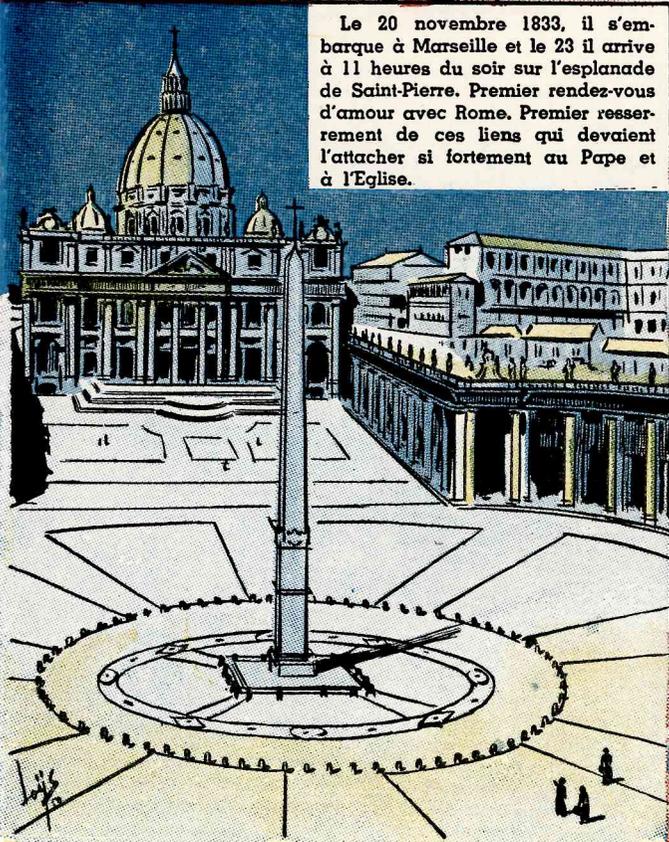
Emmanuel d'Alzon souffrit au Séminaire. Délicat et bien élevé, il était choqué par les manières frustes de certains confrères. D'humeur fort indépendante, il devait se plier à une stricte discipline. D'une étonnante puissance de travail, il voyait ses journées hachées par un règlement qui distribuait la science à petites doses et ne permettait guère un approfondissement personnel. Mais ce rude apprentissage de la vie commune eut un bon résultat.



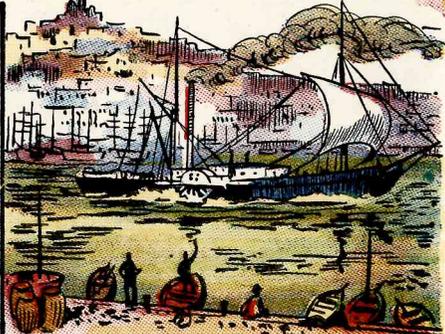
Jusqu'à-là, on avait surtout admiré en lui une vive intelligence et une grande piété. Maintenant, il va cultiver des vertus qui lui sont moins naturelles : il a compris que sans esprit de sacrifice et sans humilité on ne peut pas vraiment travailler pour Dieu.



Après deux ans d'études à Montpellier, il obéit filialement au double désir de ses parents : « Ne réponds pas à l'appel de La Mennais. Va finir tes études théologiques à Rome. »



Le 20 novembre 1833, il s'embarque à Marseille et le 23 il arrive à 11 heures du soir sur l'esplanade de Saint-Pierre. Premier rendez-vous d'amour avec Rome. Premier resserrement de ces liens qui devaient l'attacher si fortement au Pape et à l'Eglise.



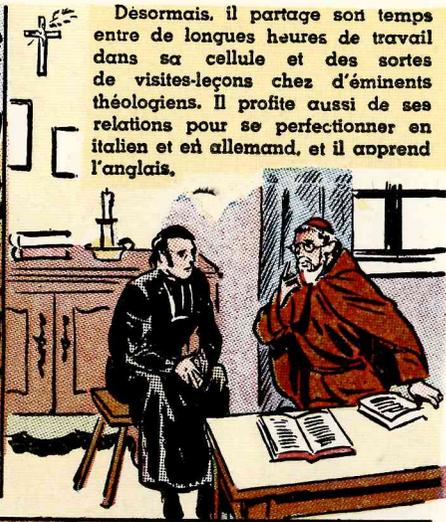
Affectueusement accueilli par les religieux Minimes de Sant'Andrea delle Fratte, il aime beaucoup sa chambre qui donne sur un jardin planté d'orangers. Hélas ! les cours de théologie le déçoivent vite...

## 9. — Prêtre et chevalier de Dieu

En allant au Collège Romain ou à la Sapience, le terrible « bûcheur » a la désagréable impression de perdre son temps. Aussi, après trois mois d'études, un beau voyage à Naples et les cérémonies de la Semaine Sainte, notre étudiant romain abandonne les cours publics pour redevenir un étudiant en chambre.



Désormais, il partage son temps entre de longues heures de travail dans sa cellule et des sortes de visites-leçons chez d'éminents théologiens. Il profite aussi de ses relations pour se perfectionner en italien et en allemand, et il apprend l'anglais.



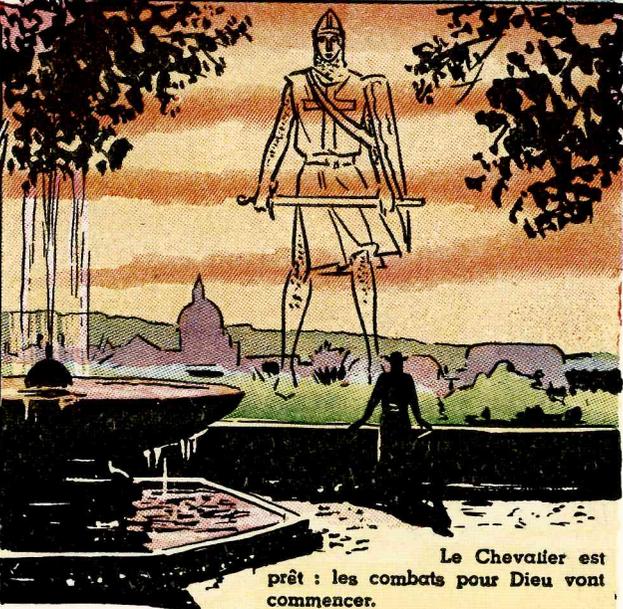
Un terrible orage va secouer cette vie tranquille. Le 25 juillet 1834, en condamnant les « Paroles d'un croyant », Grégoire XVI mettait tout le monde en garde contre La Menais à qui l'abbé d'Alzon avait gardé toute son amitié. Que va faire notre lion des Cévennes ? Il écrit à son père : « Je me suis soumis, mais en rugissant ! »



De faux rapports avaient fait croire au Pape que le jeune abbé d'Alzon se rebellait contre la condamnation de La Menais. On lui présenta donc, avant son ordination au sous-diaconat, une formule de soumission qu'il signa promptement.



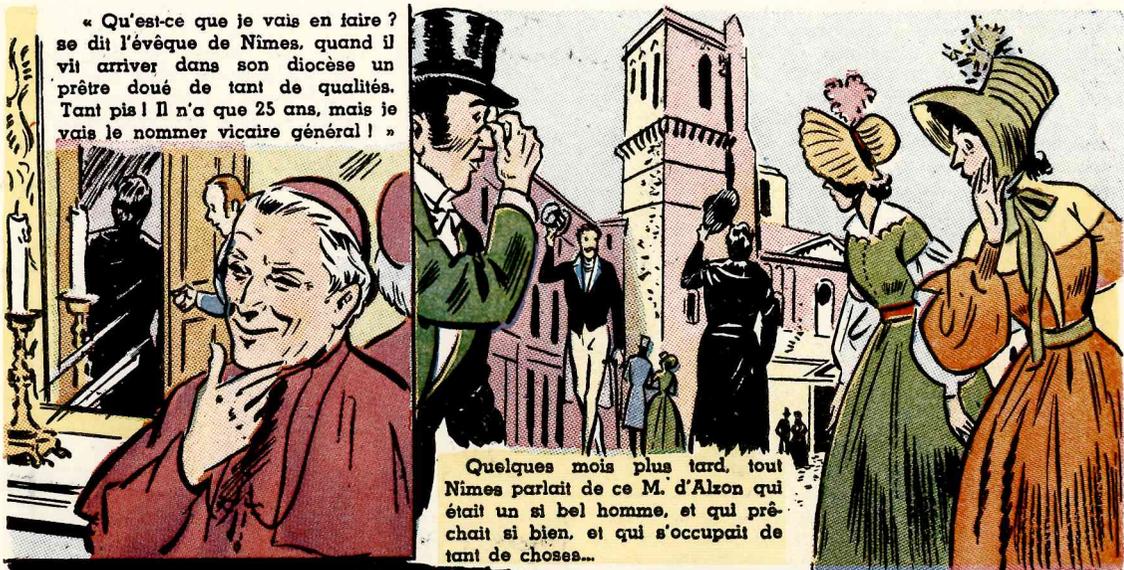
De telles épreuves abattent les faibles mais fortifient les énergiques. Emmanuel ne pense plus maintenant qu'à une seule chose : le sacerdoce ! Ordonné prêtre le 26 décembre 1834, il célèbre sa première messe dans la crypte de Saint-Pierre. Avant de quitter Rome il est paternellement reçu par le Pape en audience privée.



Le Chevalier est prêt : les combats pour Dieu vont commencer.

## 10. — Une maman bien fière

« Qu'est-ce que je vais en faire ? se dit l'évêque de Nîmes, quand il vit arriver dans son diocèse un prêtre doué de tant de qualités. Tant pis ! Il n'a que 25 ans, mais je vais le nommer vicaire général ! »

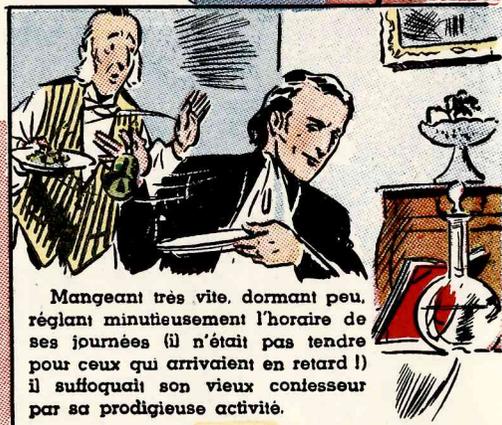


Quelques mois plus tard, tout Nîmes parlait de ce M. d'Alzon qui était un si bel homme, et qui prêchait si bien, et qui s'occupait de tant de choses...

Toujours pressé, il commençait sa journée en courant pour aller dire la messe de 5 heures à la cathédrale.



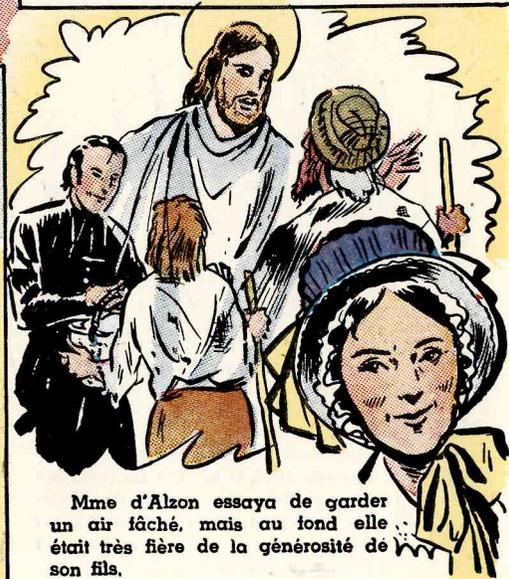
Mangeant très vite, dormant peu, réglant minutieusement l'horaire de ses journées (il n'était pas tendre pour ceux qui arrivaient en retard !) il suffoquait son vieux confesseur par sa prodigieuse activité.



Il suffoquait aussi une autre personne, mais pas pour la même raison ! Après avoir reçu de trop fréquentes demandes d'argent et de vêtements, Mme d'Alzon arriva un beau jour à Nîmes pour questionner son mendiant de fils qui, disait-elle, lui coûtait plus que deux vauriens. « C'est que, répondit paisiblement l'abbé, il y a beaucoup de pauvres, ici. — Au moins, donne tes chemises les plus vieilles ! — Non, maman, parce que les vieilles ne dureraient pas longtemps et ils ne pourraient pas les remplacer. »



Mme d'Alzon essaya de garder un air fâché, mais au fond elle était très fière de la générosité de son fils.



## 11. — Un préfet bien étonné

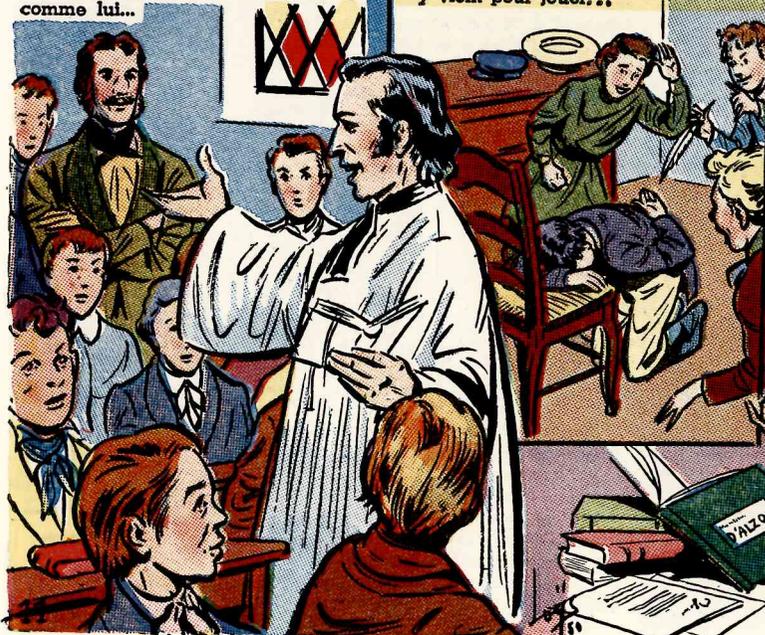
Depuis longtemps un vilain projet trottait dans la tête de M. le préfet de Nîmes : ordonner la fermeture de la chapelle du collège royal. Il avait cru trouver un bon prétexte : les élèves sont en majorité protestants, donc la chapelle ne sert pas à grand'chose...



On le détrompa vite : « Comment, Monsieur le préfet, vous ne savez donc pas que, le dimanche, cette chapelle est pleine à craquer ! — Pleine ? — A l'heure des Vêpres, tous les garçons catholiques de Nîmes s'y entassent. On y voit aussi des jeunes gens et des hommes. Les femmes même se glissent dans les tribunes... — Tout cela pour les Vêpres ? — Un peu, mais surtout pour M. d'Alzon. —

Ah ! oui, ce nouveau jeune grand vicaire... — Après les Vêpres, il lit un passage d'Évangile, l'explique et le discute avec les enfants, d'une façon fort instructive et fort vivante. On dit que déjà, remplis d'admiration pour leur catéchiste, plusieurs songent à se faire prêtres, comme lui...

— Cet abbé est donc en train de conquérir notre jeunesse nîmoise ? — Oui, Monsieur le préfet, il a vraiment une âme d'éducateur. En même temps que ses catéchismes de persévérance, il organise des réunions chez lui. On y vient pour jouer...



... mais aussi pour l'écouter, car c'est un grand charmeur...



Tout déconfit, M. le préfet renonça à fermer la chapelle du lycée et, continuant son enquête, il apprit beaucoup d'autres choses sur cet extraordinaire meneur d'hommes.

## 12. — On l'aimait tant !

Voici, par exemple, ce que racontait un des garçons qui faisait partie de ce que nous appellerions aujourd'hui : le patro de M. d'Alzon.

« Nous allons chez lui parce que nous trouvons un accueil agréable au possible. Il nous raconte des histoires il nous fait rire, il s'amuse avec nous.



Au début, une vieille cuisinière venait préparer ses repas. Nous la dérangions beaucoup, et elle se fâchait. M. d'Alzon n'en tenait pas compte. Il lui déclarait qu'il prendrait ses repas au milieu de nous, et il le faisait avec une simplicité charmante.



Il nous achète sans cesse des jeux. Il a même réussi à se procurer un beau billard, qui ne chôme pas souvent !



Il joue avec nous, il se met à notre portée, s'exerçant à l'escrime et à la lutte comme l'un de nous. On l'aime à la folie.



Un jour même, étendu sur le tapis du billard et causant simplement avec nous, il nous a raconté sa jeunesse. Il disait humblement des choses à son désavantage, entre autres qu'il avait eu la faiblesse ou la bêtise de passer une fois deux heures à mettre sa cravate...



Après les jeux, il nous réunit dans une petite chapelle, et là, il nous fait des instructions si agréables, si pleines de vie, qu'il s'y oublie lui-même, et nous aussi, mais personne ne trouve que c'est trop long. Il nous donne des conseils si pratiques que nous en avons plus profité pour toute la vie que de bien des sermons... »

### 13. — Vous n'êtes pas un peu fou ?

L'abbé d'Alzon ne s'occupait pas que des enfants. Se rappelant les cercles d'études qu'il fréquentait lorsqu'il était étudiant à Paris, il créa pour les jeunes gens de Nîmes deux sortes de réunions. Le jeudi, chez l'abbé Sibour (qui devait mourir tragiquement archevêque de Paris), on parle surtout littérature. Le lundi, chez M. d'Alzon, on discute philosophie et religion.

Avant et après les sérieuses discussions, on plaisante, on fume, on boit un punch brûlant s'il fait froid, ou une boisson fraîche s'il fait chaud. Rien de quindé ou d'étouffant dans ces réunions. On en sort tout épanoui et rêvant d'idéal...



Il reçoit avec son habituelle hospitalité de grand seigneur, ne craignant pas la joie, même très bruyante, ni les jeux les plus turbulents. Mais, d'un sourire, d'un froncement de sourcils ou, s'il faut en venir là, d'un mot assez sec, il arrête tout ce qui sentirait la vulgarité ou l'inconvenance.

Mais si l'abbé d'Alzon est heureux de former ces belles âmes de jeunes gens chrétiens, il pense à une autre jeunesse... A des âmes déjà salées par le péché et qui risquent de s'enliser dans le mal. Un projet germe dans son esprit, un projet si audacieux que l'évêque commence par dire non : « Vous n'avez que vingt-cinq ans, et vous voulez fonder un refuge pour filles repenties ? » L'abbé insiste : « Bon, marchez. C'est une folie, mais tous les fondateurs sont des fous ! »



Et voilà notre « fondateur » quêtant partout pour son refuge.

Il déniché une auberge aux environs de Nîmes, et il y installe ses premières repenties.

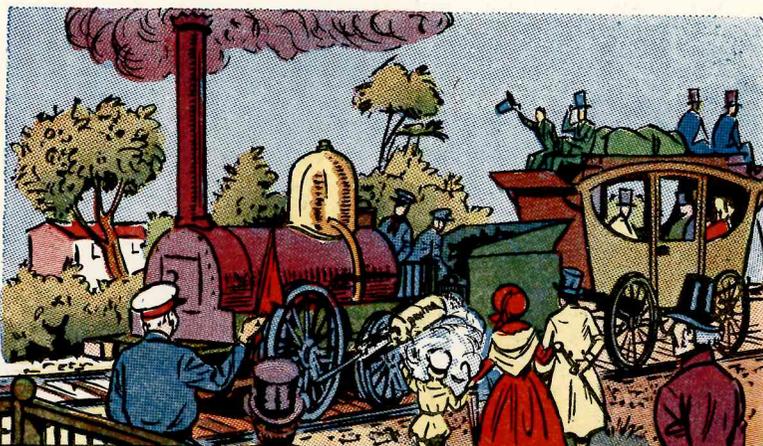


Joyeusement, elles acceptent la pauvreté et le travail, parce qu'elles ont retrouvé la pureté et l'amour de Dieu, grâce à la sainte folie de M. d'Alzon.

## 14. — L'abbé Locomotive

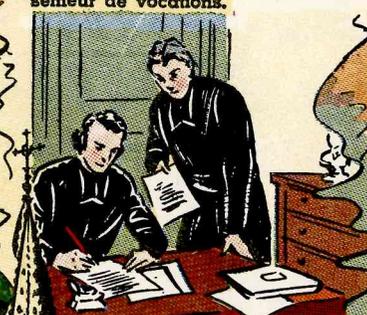
Si vous aviez vécu à Nîmes en 1839, et si le 14 mars vous aviez rencontré quelqu'un de votre connaissance, il vous aurait sûrement posé deux questions : « Avez-vous vu la nouvelle locomotive ? Savez-vous que M. d'Alzon devient vicaire général titulaire ? » (Jusqu'à, il n'était qu'honoraire.)

Pas beaucoup de rapports entre ces deux événements, pensez-vous ! Si. Connaissant la fougueuse activité de l'abbé d'Alzon, les bons Nîmois pensèrent en souriant : « Maintenant, dans le diocèse, tout va marcher à la vapeur ! »



D'ailleurs, Mgr Cart, le nouvel évêque, avait déclaré lui-même : « Il me poussera, et moi je le freinerai ! »

Jusqu'à sa mort, pendant quarante ans, l'abbé d'Alzon va « pousser » les évêques de Nîmes, tous heureux de posséder un vicaire général d'une telle valeur : apôtre au cœur de feu, conseiller sûr, administrateur intelligent et ferme, prédicateur infatigable, excellent éducateur de prêtres et extraordinaire semeur de vocations.



Bras droit de l'évêque, un vicaire général doit s'occuper de tout dans le diocèse. Vous seriez stupéfaits si je pouvais vous décrire en détail l'activité de l'abbé d'Alzon. Ici, il fonde un orphelinat, là, il crée des cours d'adultes, ailleurs, un ouvroir. Il sort de la bibliothèque catholique pour aller vérifier les comptes de la Caisse de secours du clergé. Il est partout, il prêche partout, il donne partout. Dès que quelqu'un a une bonne idée, il le pousse, lui trouve de l'argent et le conseille. Quand ça marche de ce côté, il va encourager une autre entreprise, créer lui-même ce qui manque, réveiller énergiquement ce qui dort, vraie locomotive qui entraîne dans un irrésistible élan tout le diocèse vers le ciel.

## 15. — L'abbé d'Alzon dans la bataille



Au mois de juillet 1843, l'abbé d'Alzon venait de quitter Nîmes pour accompagner son évêque en Franche-Comté, quand il reçut de son ami, l'abbé Goubier, une lettre fort surprenante.



Fondé en 1838, le pensionnat de l'Assomption avait débuté avec 150 élèves. En 1843, il en restait 20... Echec terrible, si vous voyez bien à quelle époque nous sommes et si vous connaissez un peu l'histoire du grand combat que les catholiques livraient alors à l'Université d'Etat pour libérer l'enseignement libre.



Le 10 mai 1806, Napoléon avait décidé que tous les enfants de France seraient élevés de la même façon, dans les écoles de l'Etat.

— Et si nous voulons donner à nos enfants une éducation chrétienne? protestèrent les familles catholiques.

— Pas le droit! L'Etat seul, désormais, s'occupera de ça...



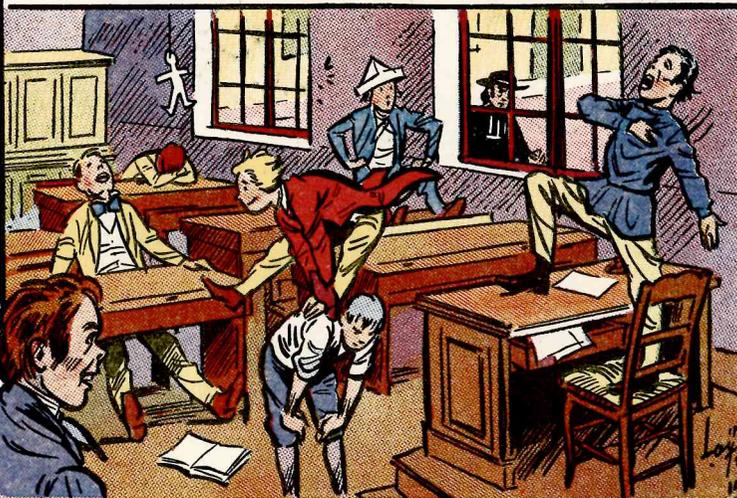
Vous pensez si les catholiques réagirent, car c'était un grave attentat contre la liberté des familles et contre la mission de l'Eglise, qui doit veiller à l'éducation chrétienne de tous les baptisés.

Entraînés par Lacordaire et Montalembert, les catholiques remportèrent, en 1833, une première victoire. Ils arrachèrent à Louis-Philippe le droit d'ouvrir des écoles primaires libres.



Deux autres vagues d'assaut devaient libérer, en 1850, l'enseignement secondaire (loi Falloux) et en 1875 l'enseignement supérieur.

C'est donc en pleine bataille que l'abbé d'Alzon prend possession de son misérable collège. La lutte contre l'Université ne lui fait pas peur, mais, pour l'honneur des catholiques, il va falloir que ça marche maintenant, à l'Assomption!



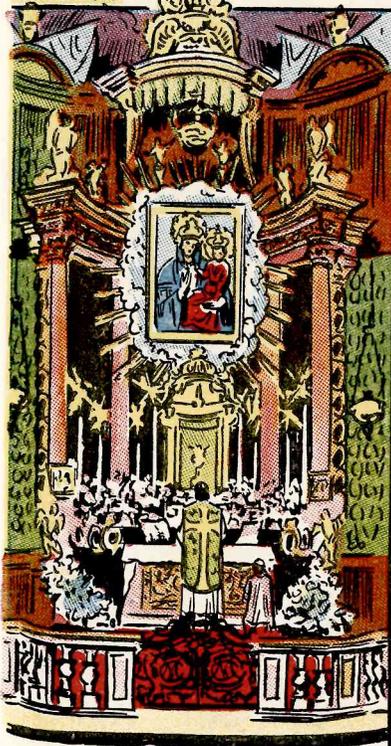
## 16. — Ce qui se passait à Turin en 1844

Malheureusement, pendant toute l'année scolaire 1844, l'abbé d'Alzon ne put guère s'occuper de son pensionnat. Tout d'abord, la maladie le força à se reposer longuement à Lavagnac.

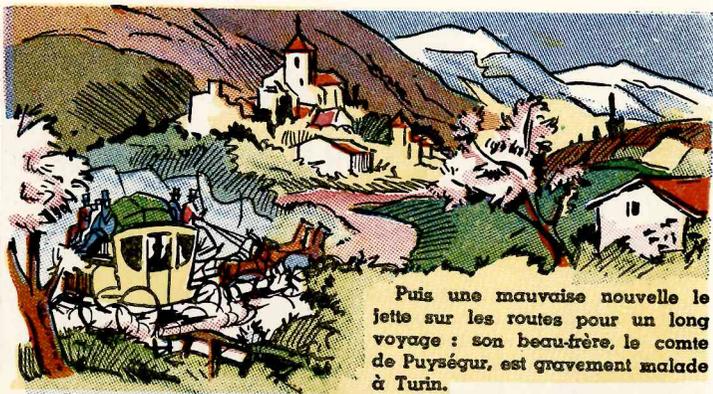


Là, pendant plus d'un mois, il a le temps d'observer tout ce qui se fait de bien dans la petite capitale piémontaise.

Un saint vient d'y mourir : Cottolengo, fondateur de la « Piccola Casa », où toutes les misères humaines trouvent un secours. Un autre saint achève de se former à l'Institut Saint-François d'Assise : Don Bosco.



Un jour, en célébrant la messe à la « Consolata » de Turin, il a promis à Dieu de refuser toute dignité ecclésiastique. Aussitôt, il a eu l'inspiration de se faire religieux dans un Ordre qu'il fonderait lui-même.



Puis une mauvaise nouvelle le jette sur les routes pour un long voyage : son beau-frère, le comte de Puységur, est gravement malade à Turin.



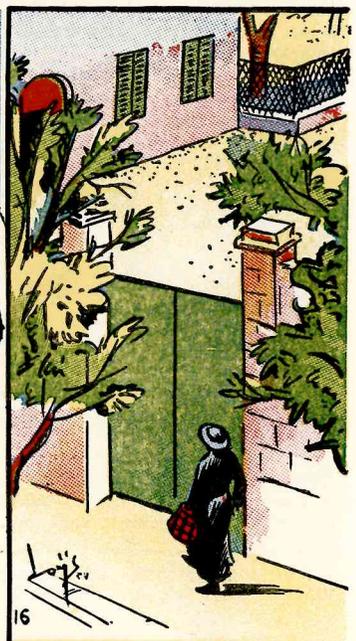
Une Française, devenue Piémontaise par son mariage avec le marquis de Barolo, a créé tant d'œuvres diverses de charité que l'impétueux vicaire général de Nîmes en reste parfois d'admiration.

Il a plusieurs entretiens avec cette femme extraordinaire. Impressionné par la force de sa foi et la sûreté de son jugement, il lui révèle le grand secret qui va désormais transformer sa vie.



C'est le moment de vous dire que depuis trois ans déjà il était le directeur de conscience de Mère Marie-Eugénie de Jésus, fondatrice des religieuses de l'Assomption. Sûrement, ses rapports avec elle lui avaient fait penser à la vie religieuse, mais très vaguement.

Après le vœu de Turin, c'est net : il va essayer de créer une Congrégation nouvelle dont il entrevoit déjà l'esprit. Franchise et hardiesse caractériseront les moines-chevaliers qu'il lancera dans le monde pour servir et défendre l'Eglise...



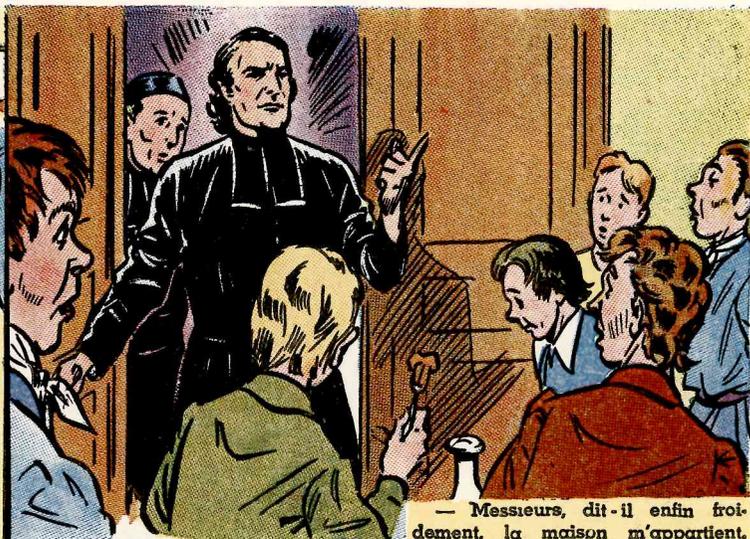
Il ne pense plus qu'à cela lorsque, le 19 juillet 1844, il rentre à son pensionnat de Nîmes, où l'attend une cruelle déception.

# 17. — Ça va changer !



— Ça ne marche pas du tout, explique l'abbé Tissot directeur du collège, à M. l'administrateur qui va et vient nerveusement dans le bureau, comme un lion en cage. Il y a eu des chahuts. Il a fallu renvoyer des élèves...

- Combien en reste-t-il ?
- Dix, et pas fameux...
- Bon, ça va changer !

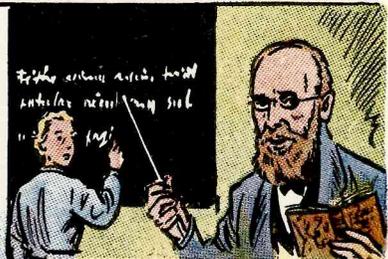


Les dix étaient au réfectoire quand la porte s'ouvre avec fracas. Interloqués, ils regardent ce prêtre de fière allure qui, lui, les fixe sans douceur.

— Messieurs, dit-il enfin froidement, la maison m'appartient. J'ai, en ce moment, l'honneur de vous avoir à dîner chez moi. Veuillez faire vos paquets, retournez dans vos familles et n'en revenez plus !



Ce « nettoyage » s'imposait, mais il fallait trouver de nouveaux pensionnaires. L'abbé d'Alzon remue ciel et terre. Il écrit à tous les curés du diocèse : qu'ils cherchent des élèves ! Il alerte les Carmélites : qu'elles fassent une neuvaine ! Il réunit le personnel du collège : qu'on révoque toute l'organisation du collège !



Lui-même se charge de recruter de brillants professeurs. Il sait bien que les élèves affluent toujours là où les études marchent. Il sait aussi que pour avoir de bons professeurs il faut les payer au moins aussi cher que l'Etat. C'est ainsi qu'il obtient le concours de deux agrégés : Jules Monnier et Germer-Durand, qui sera le directeur des études jusqu'à sa mort, pendant trente-six ans.



Les élèves arrivent, les professeurs sont là, mais il faut encore lutter sur un autre front. Le gouvernement refuse l'autorisation d'enseigner. Après dix mois d'effort, l'abbé d'Alzon finit par obtenir du ministre de l'Instruction publique, Salvandy, la liberté d'enseigner jusqu'à la quatrième. Les élèves des classes supérieures devront suivre les cours du collège royal.



Cette situation durera jusqu'en février 1848. Guizot promet alors la liberté complète. Huit jours plus tard, la révolution balayait Louis-Philippe et son ministre...

# 18. — Ah ! qu'on était bien à l'Assomption !



95 élèves terminèrent la première année. En 1847, on comptait 114 pensionnaires. Ça marchait !

Ce qui attirait les garçons, c'était d'abord la qualité des études, bien sûr. Mais il y avait autre chose : un merveilleux esprit de famille et surtout un étonnant culte de l'honneur qui les marquait pour la vie.

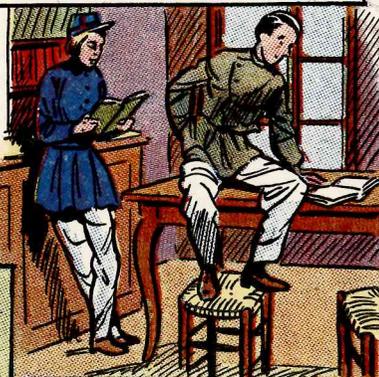
On se sentait aimé. Certes, M. d'Alzon était sévère, terrible même. Le plus petit acte d'indiscipline, la moindre vulgarité dans l'allure ou dans les sentiments le mettaient en fureur. Mais de telles colères prouvaient justement qu'il attendait beaucoup de ses garçons. Est-ce que les jeunes ne désirent pas être aimés ainsi, d'un amour fort et exigeant ?



On ne pouvait lui plaire que si étant à la fois passionné d'études, toujours courtois, et inflexible en matière d'honneur.

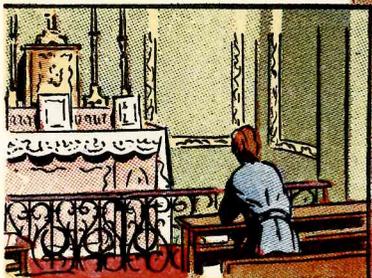
Ah ! ce culte de l'honneur, dans quelle lumineuse et exaltante atmosphère il faisait vivre les collégiens de l'Assomption, dont le cœur battait POUR DIEU et POUR L'ÉGLISE, comme le proclamait leur drapeau.

Imaginez par exemple la fierté de ceux qui entraient dans la « Division d'Elite ». C'était un groupe de philosophes et de rhétoriciens qui promettaient d'agir toujours par honneur. Ils étudiaient sans surveillant et n'étaient jamais réprimandés en public. Ils avaient droit à une bibliothèque spéciale, et en tout ils étaient traités comme des hommes.



Quand ces choses furent connues, on discuta partout les méthodes d'éducation du nouveau collège. Avec beaucoup de compliments, il y eut des critiques.

— Vos collégiens ne sont pas assez pieux, fit remarquer quelqu'un.



C'est que, répondit M. d'Alzon, vous confondez peut-être la vraie piété et les exercices de piété. Nous ne formons pas des séminaristes, mais des hommes qui vivront dans le monde. Il faut qu'en sortant d'ici ils tiennent par leurs entrailles à la cause de Dieu. Qu'ils aient vu ce qu'il y a de vrai et de puissant dans tout ce que leur demande l'Église. Que devant leurs passions se dresse la solide barrière de leur sentiment religieux. C'est de cela qu'ils auront besoin demain, plus que d'habitudes qu'il leur faudrait quand même abandonner...



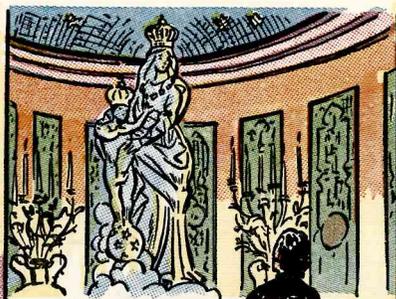
N'est-elle pas réussie la formation religieuse d'un collégien quand on lui donne, comme à l'Assomption, l'amour de l'Église, l'esprit paroissial, le dévouement aux œuvres de charité, le goût des grandes vertus de loyauté, de pureté et de force ?

# 19. — Comment l'Abbé d'Alzon devint le Père d'Alzon

Le matin du 16 septembre 1845, l'équipe professorale de l'Assomption se communiqua deux nouvelles sensationnelles.

Premièrement : M. d'Alzon n'a plus d'appartement en ville et il s'installe complètement au collège.

Deuxièmement : M. d'Alzon a ramené de Paris un habit blanc à capuchon, taillé par les religieuses de l'Assomption, sur celui de Lacordaire.



C'était vrai, et si j'ajoute que pendant son séjour à Paris, en priant à Notre-Dame des Victoires, il avait fait le double vœu de vivre désormais en religieux et de se consacrer à la fondation d'un Ordre nouveau, vous saurez comment l'abbé d'Alzon est devenu le P. d'Alzon.

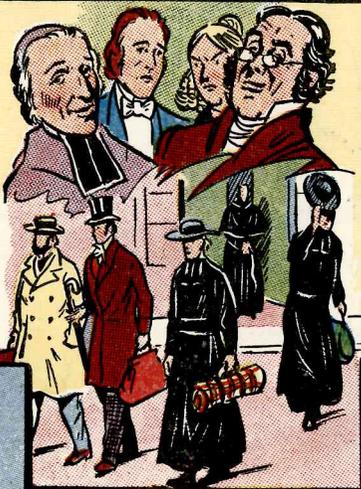
En 1856, quand on demande l'approbation de Rome, ils sont vingt-sept... Dix ans, pour arriver à ce chiffre ! Mesurez-vous toute la patience du fondateur, dans cette lassante recherche des vocations ?

Quelle joie d'accueillir les premiers, de créer avec eux l'esprit et les coutumes de la nouvelle Congrégation... Et puis, brusquement, ils vous lâchent et il faut recommencer avec d'autres.

Si vous croyez que le Lion des Cévennes va s'avouer vaincu, écoutez-le rugir : « L'enter a des apôtres et Jésus-Christ n'en a pas ! Mais il m'a confié une œuvre et je serais un lâche, si je refusais de faire quelque chose pour lui, sous prétexte que c'est pénible ! »

Dieu aime ces indomptables courages et je vais vous dire bien vite comment il récompensa la longue patience du P. d'Alzon.

D'abord, il lui donna quelques vocations de choix, qui formèrent une formidable équipe de base.

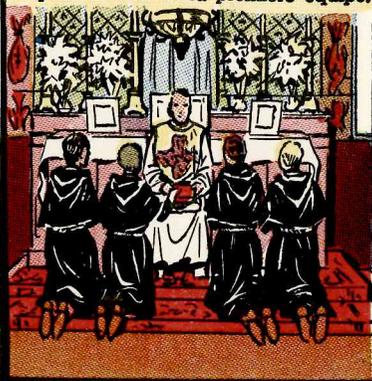


Fonder une Congrégation, c'est une grande aventure. Elle commence par le choix des premiers religieux, et ici nous allons découvrir toute la force du P. d'Alzon.

Nous l'avons vu actif, nous l'avons vu batailleur, nous allons le voir patient. Savez-vous que c'est la plus grande preuve de force ?

Noël 1846 : débuts de la nouvelle Congrégation, ils sont cinq.

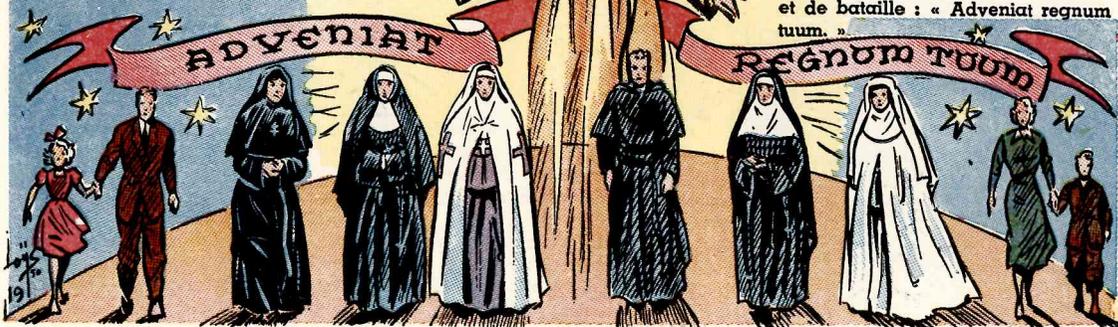
Noël 1851 : Premiers vœux perpétuels. Première apparition en costume religieux. Ils sont quatre et pas un seul de la première équipe.



Alors, les difficultés grandissent. Les ennemis se moquent, les amis commencent à douter, l'évêque sourit, avec l'air de dire : « Vous n'étiez pas fait pour ça !... »

Entre autres, le P. Pernet, fondateur des Petites Sœurs de l'Assomption et le P. Picard, successeur du P. d'Alzon.

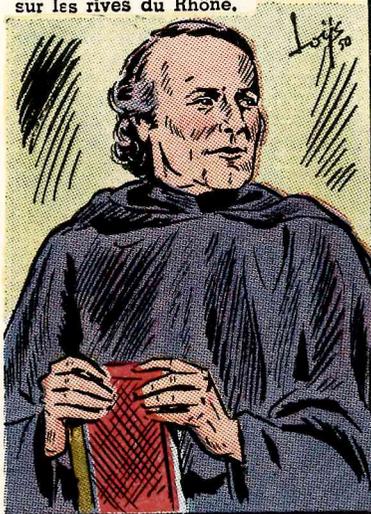
Ensuite... c'est presque comme un conte de fées ! Les cinq de 1846, les vingt-sept de 1856 sont maintenant près de deux mille et, avec la Congrégation des Augustins de l'Assomption (qu'on appelle plus couramment les Assomptionnistes), cinq Congrégations de religieuses, un Tiers-Ordre, et plusieurs associations de laïcs répandent dans le monde entier l'esprit de celui qui leur a donné cette devise de travail et de bataille : « Adveniat regnum tuum. »



## 20. — Si nous le regardions un peu ?

Avant de suivre le P. d'Alzon dans de nouveaux combats, arrêtons-nous un peu pour le regarder.

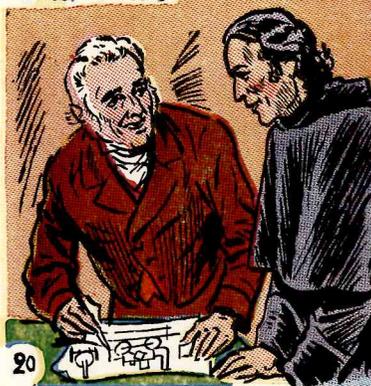
Il a quarante ans. Sous l'habit religieux, il garde sa fière allure de grand seigneur et de chef. Toujours sportif, il ne rate pas une occasion de nager et de plonger, quand le collège va au bord de la mer, ou sur les rives du Rhône.



En dehors de ces moments de détente, nécessaires dans toute vie, le P. d'Alzon restera jusqu'à sa mort l'homme qui ne perd jamais une minute ni une occasion de s'instruire.

Devinez donc avec qui il eut une longue conversation, un jour, à Paris ? Avec Georges Stephenson qui, en 1814, inventa la première locomotive. Le P. d'Alzon nota soigneusement ce que l'illustre inventeur lui avait dit sur les machines, et en particulier ceci :

— Vous me demandez les qualités d'une machine parfaite ? La plus grande puissance étant donnée, une machine est parfaite quand elle a : précision, simplicité, durée, silence...



20



Au repos à Lavagnac il décroche parfois son fusil de chasse, et malheur au lapin qu'il surprend dans la garrigue !



Un soir d'été, Mgr Cart dînait dans sa villa aux environs de Nîmes, quand une étrange galopade le fit se lever : c'était M. le grand vicaire, qui arrivait en courant, à la tête de ses élèves...



Mes lecteurs du Midi se demanderont peut-être : « Le P. d'Alzon jouait-il aux boules ? — Oui, chers amis, et c'était un terrible adversaire car, raconte un spectateur, il tirait à faire éclater la boule sur laquelle la sienne tombait... »



Constamment à la recherche de la vérité, le P. d'Alzon a aussi cette magnifique passion du beau qui aide les âmes vraiment religieuses à monter vers Dieu. Dans toute beauté de la Création, il voit le reflet de la beauté de Dieu.

Et dans une belle statue païenne, il voit resplendir quelque chose de l'idéal chrétien.

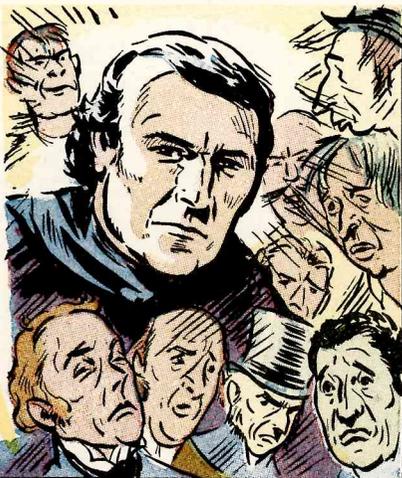
— J'ai contemplé au Capitole le Gladiateur mourant. Il est là, étendu sur l'arène. Appuyé sur un bras, il regarde la vie s'enfuir avec son sang ; et, dans ces yeux qui s'éteignent, on croit sentir sous un voile de tristesse je ne sais quel rayon d'espérance. J'affirme que celui qui a fait jaillir du marbre ce chef-d'œuvre avait vu mourir des chrétiens...

## 21. — Et vous l'aimerez vous aussi...

Ce P. d'Alzon si sportif, si passionné de vérité et de beauté, vous devez commencer à l'aimer très fort ? Mais quand je vous aurai montré ce qu'il y avait de plus beau en lui, je crois que vous l'aimerez à la folie.

Le plus beau, c'était sa loyauté totale, désintéressée et courageuse. Il n'a jamais biaisé, ni avec Dieu ni avec personne, ami ou ennemi.

Avouons que souvent sa terrible franchise faisait peur. Il était impitoyable pour les gens négligents, mous, lâches, intéressés, hypocrites, mal élevés, petits de caractère et d'esprit. Dès qu'il décelait une de ces laidetés, surtout chez ceux qu'il aimait, un regard fulgurant et un mot acéré faisaient rentrer le coupable sous terre.



Quand il chantait la messe à la cathédrale, les sacristains tremblaient.

— Allez vite voir si les cierges sont bien droits et la nappe bien propre, disait le chef à son aide. Sinon, cachez-vous avant la fin de la messe et qu'il ne vous rencontre pas !



Il détestait particulièrement les beaux parleurs prétentieux et vides. Ayant écouté un prédicateur de ce genre, voici comment, après le sermon, il l'exécuta :

— Jadis, à la foire de Gignac, il y avait un charlatan qui vendait une pommade. « Tout le monde doit en acheter, criait-il. Car, ou ma pommade est bonne, ou bien elle ne l'est pas. Si elle est bonne, il faut en prendre. Si elle ne l'est pas... Mais elle est bonne !... » Voilà la puissante argumentation que nous venons d'entendre !



Surtout, n'allez pas croire qu'il ne disait ainsi leurs quatre vérités qu'à ceux dont il n'avait rien à attendre ou rien à craindre. C'aurait été trop commode et bien peu conforme à son esprit chevaleresque. Savez-vous ce qu'il répondit à un préfet de l'Empire qui mêlait promesses et menaces pour l'amener à une servile soumission ?

— Monsieur le préfet, je ne désire pas être évêque ; mais je veux qu'on me laisse continuer mes œuvres en paix. Je vous avertis franchement que si le gouvernement veut me gêner, je lui ferai la guerre !



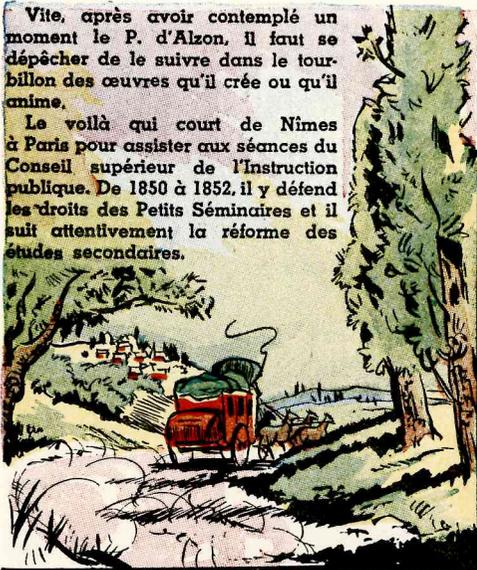
Emmerveillé par l'étonnante loyauté de cet homme à qui jamais personne n'a pu dire : « Vous avez peur de la vérité », Mgr de Mérode, ministre de Pie IX, prononça un jour cette parole qui fera toujours battre le cœur de tout Assomptionniste :

— Le P. d'Alzon, c'est le vrai chevalier Bayard de l'Eglise !

## 22. — Je mobilise les anges

Vite, après avoir contemplé un moment le P. d'Alzon, il faut se dépêcher de le suivre dans le tourbillon des œuvres qu'il crée ou qu'il anime.

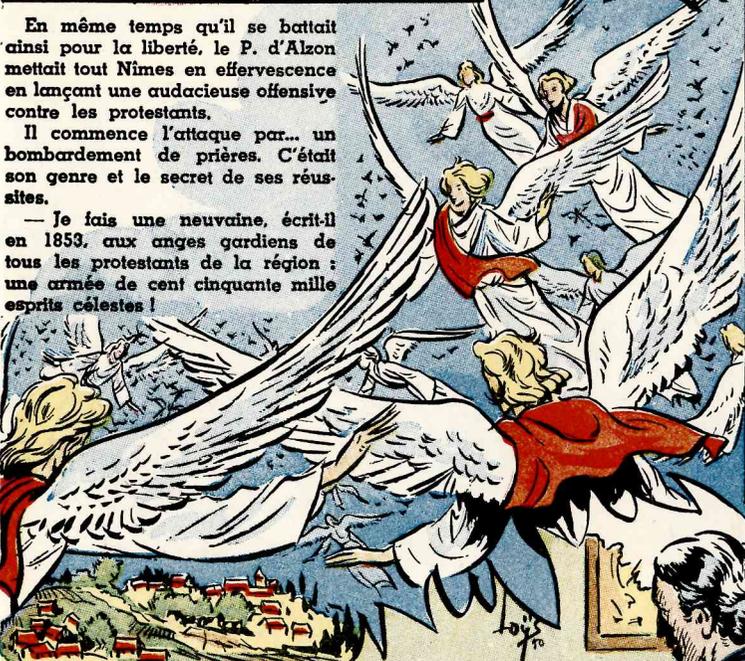
Le voilà qui court de Nîmes à Paris pour assister aux séances du Conseil supérieur de l'Instruction publique. De 1850 à 1852, il y défend les droits des Petits Séminaires et il suit attentivement la réforme des études secondaires.



En même temps qu'il se battait ainsi pour la liberté, le P. d'Alzon mettait tout Nîmes en effervescence en lançant une audacieuse offensive contre les protestants.

Il commence l'attaque par... un bombardement de prières. C'était son genre et le secret de ses réussites.

— Je fais une neuvaine, écrit-il en 1853, aux anges gardiens de tous les protestants de la région : une armée de cent cinquante mille esprits célestes !



Troisième vague d'assaut : après la prière et la parole, de l'argent pour répandre la vérité catholique et pour payer l'éducation des enfants arrachés au protestantisme.



CANTINE MUNICIPALE



Pour mener le combat en faveur de l'esprit chrétien dans les études, il lance la REVUE DE L'ENSEIGNEMENT CHRETIEN. Napoléon III étouffe de plus en plus la liberté de l'enseignement ; mais, en 1870, l'Empire s'effondre. Tout de suite, le P. d'Alzon reprend la lutte, et il est vainqueur sur deux fronts : en 1872, le premier des fameux CONGRES DE L'ENSEIGNEMENT LIBRE réalise l'union des chrétiens ; en 1875, l'enseignement supérieur est enfin libéré.



Ensuite, il monte en chaire, et ses rugissements font trembler certains catholiques peureux qui craignent toujours des « histoires ». Mais bientôt, plus de cinq cents protestants se pressent dans la cathédrale, et une brave Nimoise traduit ainsi l'enthousiasme général :

— Pour écouter ça, je m'assois sur une fourchette !

Mais là, vous allez être bien étonnés. Devinez qui poussa le P. d'Alzon à créer la puissante ASSOCIATION SAINT-FRANÇOIS DE SALES ? Trois petites filles. Parfaitement ! Trois pensionnaires des Dames de Saint-Maur qui vinrent (en tremblant un peu !) exprimer à M. le grand Vicaire leur désir de se dévouer à la conversion des protestants. On dirait un « Ave Maria » par jour... On verserait un sou par semaine...

M. le grand Vicaire sourit, prit le projet entre ses mains de magicien des œuvres, et trente ans plus tard, sous la présidence de Mgr de Ségur, l'Association Saint-François de Sales comptait un million et demi de membres, distribuait des milliers de brochures et des millions de francs...

## 23. — La barbe, oui, mais pas la pipe !

En 1860, le monde entier apprit avec horreur le massacre des chrétiens de Syrie par les Arabes et les Drusés. La France essaya de soulager la misère des survivants, et c'est ainsi que le P. d'Alzon, toujours au premier rang quand il fallait se dévouer, reçut dans son collège huit orphelins syriens.



Il avait demandé des garçons qui voulaient se faire prêtres, et de là germe en lui l'idée de créer un Séminaire oriental à Jérusalem. Il faut vous dire qu'à cette époque il venait de faire un gros héritage, et il avait hâte de se débarrasser de cette fortune au profit d'une grande œuvre d'Eglise.

Aussi, quand cette année-là il arriva à Rome, tout le monde chuchotait :

— Vous savez ? M. d'Alzon a 400 000 francs en poche pour des œuvres de Palestine.

Mais dès qu'il parlait Palestine, on lui répondait Bulgarie.

— Que désire le Saint-Père ? demanda le P. d'Alzon.

— Vous voir en Bulgarie.

Le grand Chef avait parlé. Tout de suite, le P. d'Alzon envoie comme éclaircur un saint et savant religieux, le P. Galabert, qui sera le fondateur des œuvres d'Orient. Puis, ayant laissé pousser sa barbe « à l'orientale », il s'embarque lui-même à Marseille, en écrivant :



— Quelle aventure ! Mais il faut être un peu fou pour Notre-Seigneur. Après avoir visité Athènes, le voici ébloui par la première vision de Constantinople. Il est bien reçu, et il prêche en insistant fortement sur la suprématie du Pape. Il veut tout voir, tout connaître, et le récit de ses visites est bien amusant.



— Chaque fois, il fallait accepter une tasse de café, puis avaler une cuillerée de confiture de roses, c'est-à-dire se résigner à sucer, chacun à son tour, fût-on dix ou vingt, la même cuiller... Et il y avait la pipe turque, le tchibouk, qui faisait tant peur au P. d'Alzon. Le P. Galabert savait fumer comme un Turc. Mais le pauvre P. d'Alzon pâliissait devant ce long instrument de supplice. Un jour, on lui ralluma trois fois son tchibouk qu'il laissait systématiquement s'éteindre...



La Mission assomptioniste bulgare commença bien modestement, par l'ouverture d'une petite école à Philippopoli. Mais, vingt ans plus tard, l'école se transformera en splendide collège, et la création de l'INSTITUT BYZANTIN, avec sa fameuse revue : LES ECHOS D'ORIENT, prouvera que les fils du P. d'Alzon ont bien compris la pensée de leur chef : unir à la charité qui conquiert les cœurs la science qui gagne les esprits,

## 24. — De rudes filles qui disent oui à Dieu

Pour fonder une vraie Mission, il faut non seulement des prêtres, mais aussi des Sœurs.



Le P. d'Alzon posa tout de suite la question à la Supérieure des Dames de l'Assomption :

— Irez-vous en Bulgarie ?

La réponse fut assez hésitante, mais le P. d'Alzon, lui, n'avait pas l'habitude d'hésiter.

Voici ce qu'il écrivait à une noble demoiselle de Nîmes un peu hésitante sur sa vocation :

« Des filles pauvres ne mettent pas tant de façons pour se donner au bon Dieu et ne trouvent pas tant de « si » et de « mais », tandis que de grandes saintes demoiselles tournent pendant des années autour du pot sans jamais y entrer. Voyez ce que nous devons faire pour ne pas nous laisser devancer au ciel par ces petites montagnardes qui ont l'habitude de



— Vous ne pouvez pas me donner vos Sœurs ? Bon, eh ! bien je vais en fabriquer d'autres.

Mais où va-t-il les trouver ? Il sait ce qu'il veut : solide santé et esprit missionnaire. Alors, il pense à ses rudes montagnes des Cévennes. Là, vivent des filles dures à la fatigue et qui ne feront pas de manières pour se donner à Dieu.

Il avait vu juste. En mars 1865, il en a déjà six, qu'il installe dans une petite maison du Vigan qu'on appelle « la Bulgarie ». Pendant toute cette année 1865, il ne pense plus qu'à ses chères OBLATES. C'est le moment de voir comment il décidait tant de jeunes filles à entrer au couvent et vous allez entendre rugir le lion !



gravir les rudes sentiers de leurs rochers et qui vont vite, quand elles s'y mettent. Quand je vois la simplicité, la rondeur dans le sacrifice de nos pauvres Oblates, je me dis : les âmes comme les corps, dans certains pays, s'accoutument à être élevées dans le coton et si on les touche un peu, elles se mettent à crier. Saintes filles élevées dans la confiture spirituelle !... Il est temps de savoir par quoi vous voulez finir votre vie et par quelle porte vous voulez entrer dans l'éternité. »



Ça, c'est énergique ! Et comme on voit bien à quel point le rude lutteur appréciait la santé physique et morale de ses filles de la montagne.

Seulement, voilà : il fallait leur donner une mère. Après plusieurs échecs, il en trouve une à son goût, « petite de taille, mais grande de volonté ». Marie Correnson eut besoin de toute cette volonté pour s'arracher à sa famille, irritée de la voir rentrer chez les Oblates.



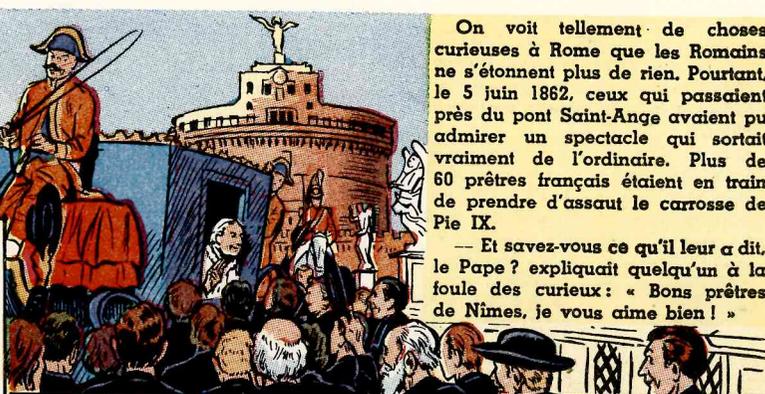
Deux ans plus tard, cinq Oblates de l'Assomption arrivaient à Andrinople, sur une charrette tartare. Ainsi commençait leur mission de collaboratrices des fils du P. d'Alzon. Désormais, on verra rarement les uns sans les autres. Que ce soit pour une école de mission ou pour les ateliers de la Bonne Presse, elles répondront toujours « présent », avec le même dévouement énergique et simple, qui ravissait le P. d'Alzon quand il voyait les premières Oblates s'en aller « droit vers Dieu ».

## 25. — Les zouaves du Pape



Qui avait mis dans le cœur des prêtres nimois tant d'amour pour le Pape ? Le P. d'Alzon. Dès qu'il parlait de l'Église, du Pape, de Rome, on aurait dit qu'un feu intérieur le dévorait. D'un seul coup, il arrachait les gens à leurs petites vues mesquines pour les planter en face des grands intérêts de l'Église. Il fallait l'entendre prononcer le mot « catholique » ! Il y mettait toutes les nuances de sa dévotion au Pape : connaître sa pensée, obéir à ses décisions, l'aider et le défendre.

Aussi, lorsqu'en 1867 le Pape fut menacé par les bandes de Garibaldi, le Lion des Cévennes rugit, et à sa voix, près de 200 Nimois s'engagèrent dans l'héroïque bataillon des zouaves pontificaux. Parmi eux, il y avait un aumônier assumptioniste, le P. Vincent de Paul Bailly, et un cousin du P. d'Alzon, Maurice de Giry.



On voit tellement de choses curieuses à Rome que les Romains ne s'étonnent plus de rien. Pourtant, le 5 juin 1862, ceux qui passaient près du pont Saint-Ange avaient pu admirer un spectacle qui sortait vraiment de l'ordinaire. Plus de 60 prêtres français étaient en train de prendre d'assaut le carrosse de Pie IX.

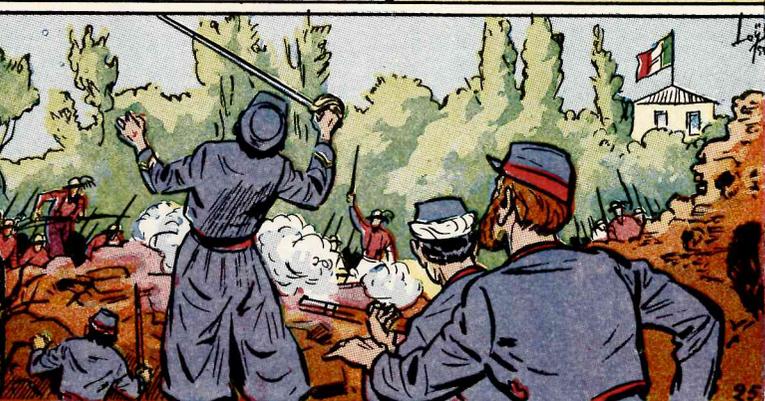
— Et savez-vous ce qu'il leur a dit, le Pape ? expliquait quelqu'un à la foule des curieux : « Bons prêtres de Nîmes, je vous aime bien ! »



Deux ans plus tard, le P. d'Alzon allait vivre à Rome, pendant sept mois, une extraordinaire aventure. Plus de 800 cardinaux, évêques, Abbés et théologiens étaient venus des quatre coins du monde pour tenir le fameux CONCILE DU VATICAN. Le P. d'Alzon y joua le rôle obscur, mais extrêmement important, d'agent de liaison.

Le 18 juillet 1870, il eut la joie d'entendre proclamer à Saint-Pierre, au milieu des éclairs et des grondements d'un terrible orage, le dogme de l'infaillibilité pontificale pour lequel il avait tant bataillé.

Hélas ! le lendemain, la guerre éclatait entre la France et la Prusse. Victor-Emmanuel en profita pour lancer ses Piémontais à l'assaut de Rome. C'est dans le combat désespéré de la Porta Pia, le 20 septembre 1870, que l'héroïque Maurice de Giry offrit sa vie pour celui que le P. d'Alzon lui avait appris à aimer comme le grand Chef des chrétiens et le représentant de Dieu sur la terre.



## 26. — L'homme qui ne tremblait pas

Dès les premiers jours de la funeste guerre de 1870, le P. d'Alzon avait envoyé deux Assomptionistes comme aumôniers à l'armée de Bazaine et trois à l'armée de Mac-Mahon.

Quand, dans la nuit du 4 septembre, on apprit le désastre de Sedan et la chute de l'Empire, le P. d'Alzon courut chez le seul homme qui pouvait maintenir l'ordre à Nîmes : l'ancien maire Demians.

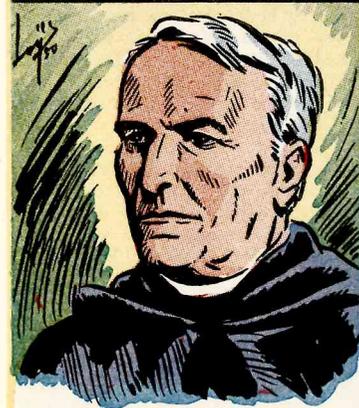


— Trop tard pour la préfecture, répondit-il ; mais je vais m'emparer de la mairie.

Dès qu'il fut certain du succès de Demians, le P. d'Alzon reprit le chemin du collège. L'émeute grondait dans les rues. Le prêtre qui l'accompagnait se mit à courir, peu rassuré. Calme et souriant, le P. d'Alzon se moqua de lui : il en fallait davantage pour l'émouvoir !



Ce qui lui paraissait plus terrible que la défaite militaire et les remous des masses populaires, c'était la montée des forces hostiles à la religion et donc à l'Eglise. Il eut alors l'idée de réunir les principaux religieux qu'il considérait comme ses lieutenants, et il élaborait avec eux un puissant projet de « Ligue catholique pour la défense de l'Eglise ». Deux grandes idées le guidaient : unir tous les catholiques et leur donner une allure de conquête.



— Des chrétiens qui s'affirment, disait-il, sont bien près d'être des chrétiens victorieux.

Admirez la force de cet homme qui, à 62 ans, reste l'indomptable lutteur, prêt à bondir partout où il faut se battre pour Dieu. Génial précurseur, il lance alors, pour la première fois, le cri qui retentira partout cinquante ans plus tard :

— Il faut organiser l'ACTION CATHOLIQUE !



Mais un grand souci l'obsède : le manque de prêtres. Partout la moisson des âmes attend et les ouvriers ne se présentent pas. Il avait tant compté sur ses collègues de l'Assomption, et si peu s'enthousiasment pour le plus bel idéal qui soit au monde !

— Puisque c'est comme cela, leur dit-il un jour, terriblement déçu, je m'adresserai à des enfants pauvres, qui auront plus de générosité que vous !

## 27. — La belle histoize des alumnats



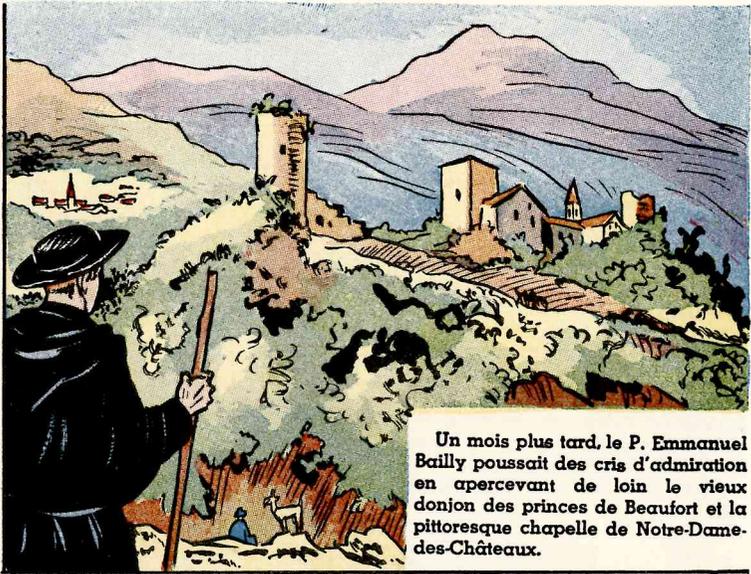
Le P. d'Alzon lit et relit cette lettre. Puis il saute sur sa plume pour répondre oui. Il vient de se décider à fonder le premier Petit Séminaire pour vocations pauvres.

De près, le spectacle était moins réjouissant. Si le cadre était beau, les bâtiments faisaient pitié, et comme mobilier, on ne trouva qu'un vieux banc. Immédiatement on se mit au travail. Rude tâche ! Il fallait transporter les matériaux à dos de mulet et mendier partout les objets de première nécessité.

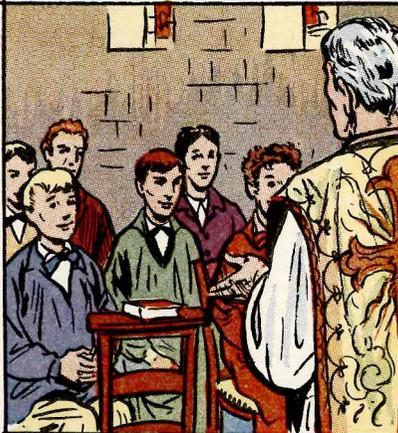


Alors commença la vie rude, studieuse, fervente et amicale, qui est encore la vie des alumnats d'aujourd'hui. Ils ont déjà donné 4 000 prêtres à l'Eglise, et si vous rencontrez un de ces prêtres, il poussera un grand soupir de nostalgie en vous parlant de son alumnat :

— On étudiait beaucoup, parce que les Pères Assomptionistes savent donner le goût des études. On y apprenait à aimer la liturgie, avec les belles cérémonies et le pur chant grégorien. Mais surtout, quelle vie de famille, et comme on sentait l'affection des Pères, même quand ils nous grondaient ! On voyait bien que leur unique souci, c'était de former des âmes dignes de la mission qui allait leur être confiée.



Un mois plus tard, le P. Emmanuel Bailly poussait des cris d'admiration en apercevant de loin le vieux donjon des princes de Beaufort et la pittoresque chapelle de Notre-Dames-Châteaux.



Dans ce Séminaire des pauvres, Dame Pauvreté dut vraiment se sentir tout à fait chez elle, et elle y apporta la joie. Toute l'histoire du premier « alumnat » (comme on appela ce nouveau genre d'école) est aussi gaie qu'un matin de printemps.

Gagné par cette joie, le P. d'Alzon fit un amusant petit discours à la messe d'ouverture.

— Mes chers enfants, vous êtes six... comme les six cruches de Cana. Vous ne contenez rien de fameux ; mais Notre-Seigneur va vous remplir du vin de la science et de la sainteté...



## 28. — Les moines journalistes

— 600 francs ! Vous n'y pensez pas !

Le bon P. Tissot s'en va, désolé. Il vient de découvrir chez un brocanteur une belle statue de la Sainte Vierge. Du *xiv<sup>e</sup>* siècle... Un si beau sourire... Oui, mais 600 francs !

C'était en 1853, et les Assomptionnistes venaient d'ouvrir un collège à Clichy. Il faut croire que leurs élèves étaient généreux puisque, le jour de sa fête, ils offrirent à leur supérieur, le P. Laurent, la statue tant désirée.



Vingt ans plus tard, le quartier général des Assomptionnistes de Paris est installé au 8, rue François-I<sup>er</sup>. De Nîmes, le P. d'Alzon songe souvent à cette chère maison où, sous l'énergique impulsion du P. Picard, on fait du bon travail apostolique.

Et vous devinez qui protège toute cette activité ? La Vierge au merveilleux sourire, devenue Notre-Dame de Salut.

En effet, de l'ancien projet de Ligue imaginée par le P. d'Alzon est née la puissante ASSOCIATION DE NOTRE-DAME DE SALUT qui a mis sur pied trois grandes œuvres : la prière pour la France, les pèlerinages et la Bonne Presse.

La prière quotidienne pour la France (et maintenant pour la paix du monde) donne aux associés de Notre-Dame de Salut un grand esprit surnaturel, en leur rappelant sans cesse la nécessité et la valeur de la prière.



Les pèlerinages à Lourdes, à Rome, à Jérusalem, ont habitué les chrétiens à être fiers de leur foi, et ceux qui croyaient que la religion était morte en France ont été bien surpris (et souvent bouleversés) de voir les énormes foules réunies pour acclamer l'Hostie, la Sainte Vierge et le Pape.

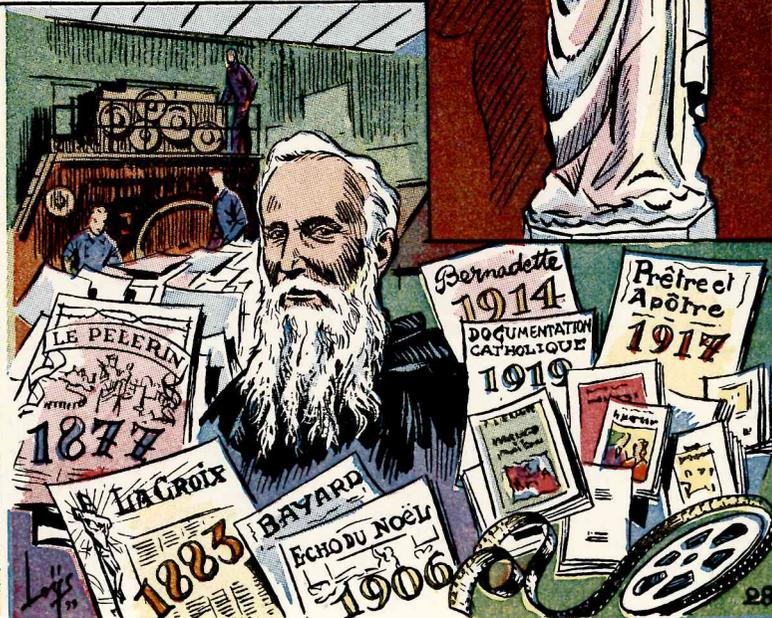


Mais surtout, quelle audacieuse et formidable création, celle de la Bonne Presse, et comme elle enthousiasme le P. d'Alzon ! Journaliste dans l'âme, il écrivait déjà en 1848 à Germer-Durand qui venait de fonder « La Liberté pour tous » :

— S'il le faut, je préfère passer mon temps à vous aider plutôt qu'à prêcher.

Il aimait prêcher, pourtant. Mais il devinait que la grande prédication moderne se ferait par le journal. Aussi, à 67 ans, il devient allégrement le grand collaborateur du fameux PELELIN lancé par le P. Vincent de Paul Bailly.

Il rêve aussi d'un grand quotidien qui donnerait aux catholiques une information exacte et une formation chrétienne au sujet de tout ce qui se passe dans le monde. Il ne peut fonder qu'une revue mensuelle ; mais trois ans après sa mort, LA CROIX deviendra le grand journal de ceux qui veulent voir clair et penser chrétien.



## 29. — La mort du Chevalier

A la fin de sa vie, le P. d'Alzon est de plus en plus préoccupé par ce qu'on appelle la question ouvrière. Il voit autour de lui la misère des ouvriers : mal payés et mal considérés, ils perdent l'amour du travail, ils abandonnent la religion et ils haïssent leurs patrons. On ne peut pas rester les bras croisés devant cela !

Le P. d'Alzon commence par donner l'exemple. Il assiste aux Congrès qui parlent des questions ouvrières, et c'est ainsi qu'il entre en contact avec les fondateurs des cercles ouvriers : Albert de Mun et de La Tour du Pin. Il étudie les livres du sociologue Le Play, discute et correspond avec lui. A Nîmes, dans son patronage des Moulins-à-Vent, il forme de jeunes militants ouvriers.

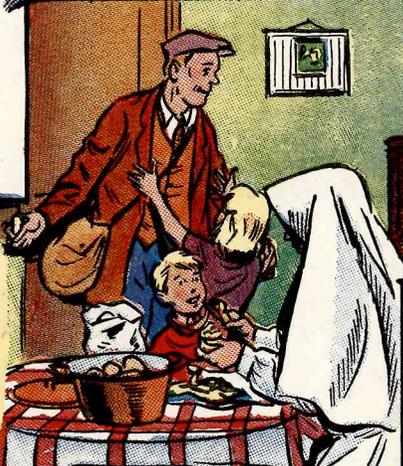
Le P. d'Alzon, qui faisait rarement des compliments, ne put s'empêcher de dire un jour au P. Pernet :

— Vous avez fait une bien belle chose en inventant vos Pernettes ! Quand je devrai partir pour le ciel, si je suis quelque temps malade, je me cacherais dans une mansarde pour me faire soigner par une Petite-Sœur.

Et puis, il engage fortement ses religieux dans l'apostolat populaire. L'un d'eux, le P. Pernet, crée avec une humble ouvrière une des œuvres les plus merveilleuses qui soient sorties du cœur d'un prêtre : les PETITES-ŒURS DE L'ASSOMPTION. Dès qu'il y a un malade dans un foyer modeste, la Petite-Sœur arrive et s'occupe de lui, du ménage, des enfants, sans jamais rien accepter, pas même un verre d'eau. Si on lui demande pourquoi elle fait cela, elle parle bien doucement de l'Evangile et elle ramène ainsi beaucoup d'ouvriers à Dieu.



Bienheureux ceux qui meurent ainsi, usés au service de Dieu et des âmes. Jusqu'au bout, d'ailleurs, le vieux luttteur va vivre dans une atmosphère de bataille. Au moment même où il agonise, une tempête antireligieuse secoue la France. On attaque tous les couvents pour en chasser les religieux. Le P. d'Alzon reste paisible, car il sait bien qu'au service de Dieu il n'y a rien à craindre. Seuls, deux cris d'amour jaillissent de ses lèvres de mourant : — Soyez de bons religieux !... Mon Jésus !...



Le P. d'Alzon pensait de plus en plus au ciel. Il avait déjà choisi le P. Picard comme successeur et il faisait retraite sur retraite pour se préparer à paraître devant Dieu.

— Quelle est donc sa maladie ? demandait-on en le voyant décliner.  
— Il est usé...



Le beau chevalier est entré en paradis, reçu par son Seigneur et par sa Dame, car c'était, le 21 novembre 1880, en la fête de la Présentation de la Bienheureuse Vierge Marie.



1846

1849

Pie IX à Gauche

1850

1850. Rétablissement de la Hiérarchie. LOI FALLOUX 1850. Liberté de l'enseig. secondaire.

CATH.

ALLEMANDS

Agr

KETTLER



1858. LOURDES

1859

Castelfiardo.

Le Centre Cath. allemand.

Renan : Vie de Jésus.

Syllabus.



CONCILE DU VATICAN

LAICISME

1875. Liberté de l'enseig. sup.

LOIS LAIQUES (Jules Ferry)

Kulturkampf.

Immortale Dei.

1855

1860

1865

1870

1875

1880

1885



PIE IX

1878



LEON XIII

1903

1850 FONDATION DES A. A. Règle

1851

Les A. A. à Rome à Paris.

1855

Les A. A. à Rome avec le P. Picard.

1859. Réception de Mistral à l'Assomption.

1861. Les A. A. en Australie. Le P. d'Alzon en Orient.

1863.

1865. Fondation des Oblates.



1870.

A Rome.

1871:

Fondation des Alumnnats.

1872. N.-D. de Salut.

1880 MORT

Bonne Presse. 1880



G. Sarrat.

David Copperfield.

Leconte de Lisle.

1857. Fleurs du Mal.

1859. Mireille.

1862. Salammbô.

Taine.

Fustel de Coulanges. Sully Prudhomme.

Tolstoï.

Dobroïevski.

1867. Exposition Universelle.

GUERRE DE 70 COMMUNE



1875. CONSTITUTION REPUBLICAINE

1878. Exposition Universelle.

Flaubert.

Zola.

Essen.

Lort.

Verlaine.

Anatole France.

Nizakze.

RÉVOLUTION DE 1848

1854 Guerre de Crimée. 1856

1859 Guerre d'Italie. 1861

1862. Guerre du Mexique.

Thiers

Mac-Mohon.

Grévy.



1870



# TABLE DES MATIÈRES

<b>PREFACE.</b> — ( Pierre l'Ermité ).....	<b>5-6</b>
<b>I. — UN JEUNE CHEVALIER</b> .....	<b>7</b>
1. Le petit garçon du Vigan.	
2. Dans un beau château.	
3. Quel chahuteur !	
4. Première Communion.	
5. Un étudiant à Paris en 1830.	
6. A quoi rêve un garçon de 20 ans.	
<b>II. — L'APOTRE DE NIMES</b> .....	<b>13</b>
7. Comment Emmanuel devint M. l'abbé d'Alzon.	
8. De la cloche de Montpellier aux orangers de Nîmes.	
9. Prêtre et chevalier de Dieu.	
10. Une maman bien fière.	
11. Un préfet bien étonné.	
12. On l'aimait tant !	
13. Vous n'êtes pas un peu fou ?	
14. L'abbé locomotive.	
<b>III. — AU COLLEGE DE L'ASSOMPTION</b> .....	<b>21</b>
15. L'abbé d'Alzon dans la bataille.	
16. Ce qui se passait à Turin en 1844.	
17. Ça va changer !	
18. Ah ! qu'on était bien à l'Assomption !	
<b>IV. — LE PERE DES ASSOMPTIONISTES</b> .....	<b>25</b>
19. Comment l'abbé d'Alzon devint le P. d'Alzon.	
20. Si nous le regardions un peu ?	
21. Et vous l'aimerez vous aussi.	
22. Je mobilise les anges.	
23. La barbe, oui, mais pas la pipe !	
24. De rudes filles qui disent oui à Dieu.	
25. Les zouaves du Pape.	
26. L'homme qui ne tremblait pas.	
27. La belle histoire des alumnats.	
28. Les moines journalistes.	
29. La mort du chevalier.	
<b>CHRONOLOGIE</b> .....	<b>36-37</b>

————— IMPRIMERIE —————  
MAISON DE LA BONNE PRESSE  
S. A., 5, RUE BAYARD, PARIS (8<sup>e</sup>)  
1958-539 (Dépôt légal : 1958 3<sup>e</sup> tr.)



